

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Recueil
2017-2018

« Ce qui se déplace en nous »
Voyages intérieurs en terre d'écrivains

ateliers conçus et animés par Anne Savelli

ISSN : 2804-1364

ISBN : 979-10-93187-29-7

Dépôt légal : novembre 2020 pour la version papier

Département des Hauts-de-Seine

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Novembre 2020

Reproduction interdite © tous droits réservés

Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers, résumés des séances : Anne Savelli

Textes liminaires, relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet culturel de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

Depuis 2017, la maison de Chateaubriand a choisi de confier l'animation de ces ateliers à des auteurs contemporains, dont l'accueil constitue un apport important dans la vie de la maison, hospitalière à toutes les écritures.

Pour la saison 2017-2018, la maison de Chateaubriand a ainsi eu le plaisir d'accueillir l'auteur Anne Savelli, qui a proposé un cycle d'ateliers intitulé « Ce qui se déplace en nous. Voyages intérieurs en terre d'écrivains ».

Le présent recueil réunit une partie des textes écrits durant ces ateliers. Chaque participant a pu y contribuer comme il le souhaitait, et ainsi enrichir de son écriture la production éditoriale de la maison.

Pour chaque séance, on trouvera avant les textes des participants un court texte de présentation et les consignes des exercices d'écriture données par Anne Savelli.

Les textes sont reproduits dans leur intégralité et tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs ; seules quelques coquilles manifestes et certaines ponctuations ont été corrigées.

Merci :

à Anne Savelli

aux participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

Anna Ligier

Anne-Cécile L.

Annick Nguyen-Quy (Mannick)

Bernadette de Raphelis

Catherine Baudry

Claude Fontaine

Dominique M.

Élisabeth Tarrade

François Vergnolle

Ghislaine Vergnolle

Irène Lalmant

Isabelle L.

Marie Le Seviller

Tricia-Marie

Raphaël Kahan

et à tous les autres participants aux ateliers,

qui tous ont contribué, par leurs écritures plurielles et singulières, à la réussite de ces ateliers.

À la mémoire de Marie

*La méchante habitude du papier
et de l'encre fait qu'on ne peut
s'empêcher de griffonner.*

« Ce qui se déplace en nous »

Voyages intérieurs en terre d'écrivains

par Anne Savelli

Écrire, est-ce déjà voyager ?

Est-ce découvrir le monde, se découvrir soi-même d'une façon différente ?

Qu'en est-il de nos souvenirs de voyages, de nos déplacements quand nous nous décidons à écrire ?

Les transforme-t-on ?

L'écriture elle-même nous change-t-elle ?

« Lorsque je restais chez moi, j'avais pour spectacle la mer ; de la table où j'étais assis, je contemplais cette mer qui m'a vu naître, et qui baigne les côtes de la Grande-Bretagne où j'ai subi un si long exil : mes regards parcouraient les vagues qui me portèrent en Amérique, me rejetèrent en Europe et me reportèrent aux rivages de l'Afrique et de l'Asie. Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! Je te veux raconter la suite de mon histoire : si je mens, tes flots, mêlés à tous mes jours, m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir. »

23 septembre 2017

Écrivains voyageurs

Comment voyager en visitant la maison d'un grand écrivain ?
Comment s'approprier les lieux, s'inspirer de textes lus, entendus, pour se lancer à son tour dans l'aventure de l'écriture ?
Déambulation littéraire suivie d'un atelier, une entrée tout en mots dans l'univers d'écrivains voyageurs : Chateaubriand, bien sûr, mais également des auteurs contemporains, autobiographes, poètes, romanciers, essayistes...

Étapes littéraires dans le parc puis dans la maison.

Au détour d'une première allée, une forêt comme figure de l'écriture. Devant les cariatides, Chateaubriand de retour de Terre sainte achète la Vallée-aux-Loups. Au pied de la tourelle Montmorency, une nouvelle forêt par Alain-Fournier à laquelle succèdent les paysages anglais des *Hauts de Hurlevent*.

Dans la maison, les décors et les auteurs qui guident la marche changent au gré des salles. Dans la salle à manger avec Peter Brook et une certaine idée de l'espace et du temps. Dans le grand escalier avec Albert Londres à Marseille. Dans le grand salon, la pluie cogne aux carreaux. Plus loin, dans le jardin d'hiver, Colette attend la naissance du jour. Les crocodiles américains d'*Atala* ne sont pas

loin, tapis dans le salon politique résonant de leurs rugissements.

À l'étage nous attend dans sa chambre Juliette Récamier pour une *Chasse à l'amour* avec Violette Leduc, qui estimait que cette pièce était « la plus belle chambre de la maison ». En haut du grand escalier, un nouveau paysage s'invente avec Alain Roger. La balade prend fin dans la bibliothèque, où avec l'écrivain Lucien Suel l'on retourne sur les terres de l'enfance, sur lesquelles chacun retrouve les personnages emblématiques qui ont accompagné leurs jeunes années.

En poésie ou en prose, composer trois strophes avec trois personnages tirés de lectures d'enfance ou symbolisant pour soi un retour en enfance. Si possible, ponctuer son texte d'onomatopées.

Je suis Alice au Pays des Merveilles.
Foudroyée par une soudaine torpeur.
Dégringolée dans le terrier secret, Oups !
Croisé un curieux lapin blanc
Pressé qu'y s' disait !
Hurry up ! I'm late !
Culbutée, ballottée, catapultée
Dans le jardin de la Reine de Cœur,
Jouant au croquet, cling, clang,

Ses battes ? Des flamants roses,
Au cou tantôt flexible, tantôt raidi !
D'un comique !

Je suis Peter Pan,
Jamais ne serai grand, cock-a-doodle-doo,
Toujours volant, zoom !
Toujours jouant, wow !
Aux Indiens avec Lili la Tigresse, « Hug, j'ai dit »,
Toujours nageant, clip, clap, clip, clap,
À la poursuite des sirènes dans le lagon bleu, ziiiig, shh,
Toujours moquant Cap'taine Crochet, l'imitant :
« Dammit, j'ai cru entendre le réveil sonner » ! Tick Tock Tick Tock !
Lequel Capitaine, vaincu par sa terreur du crocodile,
Se précipite dans ses mâchoires béantes
Et se fait boulotter ! Yum !

Je suis Cora,
Esclave cruellement maltraitée
Dans une plantation de Géorgie.
Caesar m'embarque dans l'aventure
Désirée, redoutée !
L'échec signifie la torture et la mort suppliciée !
Miracle ! Le chemin de fer clandestin nous recueille,
Vieille caisse de voiture rafistolée,
Accrochée à une locomotive hocquetante,
Hic ke ti, hic ke ti, choo, choo, choo,
Qui nous transporte,
Planqués sous terre,
À l'insu des planteurs, rabatteurs, égorgeurs, massacreurs,
Tous bernés.
Très loin, au Nord, vers la liberté !

Claude F.

Je suis la fée des bois
Volant chaque soir
Autour des arbres noirs
Regardant à chaque fois
Où mes ailes se posent.
J'aime prendre la pose
Une aile par ci une aile par là
Ma robe vert fluo scintillant çà et là
Je tourne et retourne
Vire et virevolte et danse
Et chante en transe
Sous la lune qui tourne
Clap fait l'appareil photo
Des copines de classe
Riant comme de beaux
Singes de mes grimaces.

Je suis Blanche Neige
Toute de blanc vêtue
Mon chapeau beige
Sur la tête bien tenue
Eh oh, eh oh, chantent les sept nains
Leurs pioches dans les mains
La mine n'est pas loin
La soupe encore moins
Miam, Miam quel bon repas
Blanche Neige sera là
Pour nous attendre dans la cabane
Et chanter une balade
La sorcière à l'écoute
Me tendra une pomme
Les bois en automne
Le prince en gambade
D'un baiser, d'une étreinte
D'une princesse en réveil
Pour des années de merveilles.

Je suis Martine à l'école
À la campagne, à la montagne
Petits livres en farandole
Dans les bois s'accompagnent
D'animaux de compagnie
D'incidents, d'amitiés, je ris
Wouaff, wouaff font les chiens
Hi han, fait l'âne malin
Hi hi, fait le cheval gaiement
Rappel de ma petite enfance
Dans la ferme en permanence
Où tout finit chaleureusement.

Je suis Heidi de la montagne
Dans la forêt dans les bois
Mes chèvres m'accompagnent
Avec Pierre et son bérêt
Grand-père tout bourru
Me conte son vécu
Je suis heureuse
Mais la ville me prend, furieuse
Je cherche mes monts
Perds le sommeil
Pleure mon réveil
Sors de tous mes bonds
Sniff, sniff mon nez coule
Je suis seule au monde
Attirée par la foule.
La montagne seule me comble.

Tricia-Marie

Je regarde le tableau du salon et aussitôt je voyage...

La femme, à la taille gracile, a abandonné au souffle du soir ses oripeaux défraîchis, délaissé le clinquant, jeté les faux éclats, renoncé à tous les fastes.

Et vers moi, elle avance, lente, apaisée. Dans la nuit fraîche nimbée de bleu, elle ondule doucement.

Son corps d'ivoire glisse en arabesques souples. Sa peau caresse l'air. Satin d'elle qui frissonne dans l'air du soir.

Au milieu de sa tribu, les cheveux abandonnés à sa nudité provocante, elle roule des hanches et ensorcelle le temps de ses poignets ourlés de médailles.

La lueur des flambeaux plantés çà et là caresse d'ombre et de lumière l'ovale parfait de ses formes. Et sous le regard effaré de ceux qui lui donnent la réplique, elle règne sublime et solitaire sur des rythmes que j'imagine endiablés. Sa danse crève l'Espace.

La démons est divinement belle ce soir. Comme tous les soirs.

Anna Ligier

« *Donnez à l'âme une compagne, et la riante parure des coteaux, et la fraîche haleine de l'onde, tout va devenir ravissement : le voyage du jour, le repos plus doux de la fin de la journée, le passer sur les flots, le dormir sur la mousse, tireront du cœur sa plus profonde tendresse. J'ai assis Velléda sur les grèves de l'Armorique, Cymodocée sous les portiques d'Athènes, Blanca dans les salles de l'Alhambra. Alexandre créait des villes partout où il courait : j'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie. »*

« *Le monde ne ressemble plus au monde de Colomb. Sur ces mers ignorées [...], dans ces parages jadis si redoutés, des bateaux de poste font régulièrement des trajets pour le service des lettres et des voyageurs. [...] On a des Itinéraires de poche, des Guides, des Manuels à l'usage des personnes qui se proposent de faire un voyage d'agrément autour du monde. Ce voyage dure neuf ou dix mois, quelquefois moins : on part l'hiver en sortant de l'opéra ; on touche aux îles Canaries, à Rio-Janeiro, aux Philippines, à la Chine, aux Indes, au cap de Bonne-Espérance, et l'on est revenu chez soi pour l'ouverture de la chasse. »*

21 octobre 2017

Se préparer au voyage

Les livres des écrivains voyageurs peuvent être des sources d'inspiration : ils permettent alors de s'imaginer le voyage avant de le vivre, de l'écrire. Mais qu'y puiser, au juste ? Une proposition qui oscille entre documentation, mémoire et rêverie.

Projeté de la bibliothèque à son chez-soi, chacun rêve d'un ailleurs où ancrer un futur plus ou moins proche. Au son d'un marteau-piqueur, on part en Laponie. Sur les dallages de carrelage blanc, on croise un traîneau en provenance d'Alaska. bercé par le vent, on se retrouve dans un *dinner* américain puis dans le désert de l'Arizona. Par un après-midi de paresse, on rêve au Brésil. À la Vallée-aux-Loups se croisent un écureuil, un chat et un ours dans un paysage de neige. Plus loin, la torpeur caniculaire pousse vers l'Ouest, l'Amérique de Faulkner et ses palmiers sauvages. Au bras d'un écrivain, on visite le Congo bien au chaud dans son lit, sous sa couette aux couleurs de jungle. Assoupié dans un fauteuil, c'est en rouge que l'on rêve à un pays encore à imaginer. Des tours de La

Défense à la Toscane et ses cyprès, les murs s'évanouissent, bordés de vignes. Dans les steppes de Mongolie, les couleurs virevoltent derrière les paupières à demi closes. Calée dans une chaise longue, pourquoi ne pas se prendre le temps d'une sieste pour une guerrière du Moyen Âge ? Prendre un nouveau départ en découvrant l'Amérique du Sud au fond de ce fauteuil crapaud invitant au voyage...

Et voilà, maintenant, il faut partir.

Les préparatifs commencent, mélange duel d'excitation et d'angoisse. Les paysages rêvés tiendront-ils leurs promesses ?

À la manière de Xavier de Maistre (*Voyage autour de ma chambre*), dans une pièce fermée, rêver au voyage, à un ailleurs, à un endroit, un pays – réel ou fantastique – désiré, fantasmé, où l'on aimerait aller. Des éléments de la pièce servent de déclencheurs à ce rêve éveillé.

Confortablement enfoncée dans mon fauteuil, mes yeux font le tour des murs de la pièce. Jaune d'or ! Nos pinceaux ont dessiné de fines arabesques d'un colorant abricot sur un glacié jaune bien ordinaire. Aujourd'hui encore les murs vibrent des mouvements improvisés des pinceaux, virevoltent devant mes yeux captivés. Les trois portes-fenêtres qui s'ouvrent, de jour, sur le jardin fleuri de notre voisine ne renvoient, à la nuit tombée, que de larges reflets sombres de la pièce. Une fois encore,

mon regard est attrapé par le tableau de grande taille, niché entre deux portes-fenêtres. Nous ne serons jamais d'accord sur ce qu'il représente. Les hanches lourdes d'une femme assise de dos ? La croupe d'un cheval emballé ? Ou peut-être même cette femme chevauchant un jument au galop ?

Dans un grand désert ocre et gris.

Une chevauchée à travers les steppes.

Là-bas, dans cette partie du monde dont nous ne connaissons ni les noms des villes ni ceux des fleuves, tout en haut à droite du planisphère. Je l'appelle Mongolie sans être bien certaine de ses contours réels. Une immensité nue, battue par les vents. Emmitouflée chaudement, je chevauche au galop, avec un sentiment de liberté sans limite. On pourrait croire que je ne vais nulle part, zigzaguant au fur et à mesure de mes désirs. Pourtant, je sais où aller, dans cette infinité monotone. Sereine et décidée, je galope et l'étendue de la steppe me berce de sa tranquillité. Je repense au petit berger que fut Galsan Tschinag. La sensation d'un temps suspendu, à la lecture de ses secrets d'enfance...

À propos de temps, il faudrait peut-être que je termine ce rapport pour pouvoir aller me coucher ! Je relance l'ordinateur posé sur mes genoux, dont l'écran s'était mis en veille le temps de mes pérégrinations. Mot de passe, l'application s'ouvre. J'éclate de rire ! Pendant mon évasion équestre, mes doigts ne sont pas restés inactifs et ont tracé des dizaines de lignes des lettres C et H entremêlées :
HHHHHCCCHCCCCCHHHHCHHHCCCH...

CH,CH,CH...

Chameau ! Avant ce tableau aux formes interprétables il y avait un grand chameau d'orient sur ce mur. Le chameau qui pleure ? Je crois que c'était le titre de ce film mongol. J'avais accompagné exceptionnellement la sortie scolaire de la classe de Vincent. Je revois les yourtes si chaleureusement décorées, intérieur et extérieur. Et ces hommes et femmes armés d'une patience infinie pour tenter de convaincre une jeune maman chamelle d'allaiter son petit. L'attention et la délicatesse des enfants mongols devant ce drame de déni de grossesse camelin ! J'avais savouré chaque minute de ce film lent et immense. Quand la lumière s'était rallumée, je m'étais retournée pour croiser le regard de mon fils : ses copains le secouaient activement en lui disant « Vincent, réveille-toi, il y a la maîtresse et ta mère qui te regardent ! »...

À propos de se secouer, il serait temps que je m’y mette, non, à ce fichu rapport ?...

(Clin d’œil à Galsan Tschinag, écrivain envoûtant, professeur et chamane.)

Dominique M.

Le salon salle à manger a été repeint depuis peu, tout en blanc. Un immense canapé uni clair occupe tout un pan de mur. Un bruit me fait sursauter et j’ouvre un œil sur cette blancheur saisissante. La température du début de l’hiver est très fraîche et je frissonne bien qu’emmitouflée dans mon anorak et ma chapska. L’horizon est à perte de vue. Le traîneau file à toute allure sur les dalles en PVC couleur béton ciré. Le silence glacial résonne comme un écho. Au loin une tache noire s’approche et la présence de mon piano me rassure. Effet d’optique, hallucination, rien dans cette immensité impressionnante et pourtant recherchée. Au-dessus du piano, un grand tableau très coloré, bleu, rouge et vert apparaît, je rêve éveillée dans ma tente igloo. Dans cet espace immaculé aucune palette de couleur. La table se décroche tel un morceau de banquise échoué. Le froid et le vent me glacent à travers ma polaire Quechua®. Ce pays, l’Alaska, est-ce vraiment un rêve ?

BR

Comme tous les matins, je suis réveillée par le bruit de la tractopelle et de la fraiseuse dans le mur. La lumière entre par les espaces dans le volet en bois. J’écoute, bien au chaud, allongée dans mon lit, les rires et les cris des enfants dans la maternelle en face. Je me souviens de ce marteau-piqueur à Tananarive et en même temps me vient le goût du froid, du silence des étendues blanches de Laponie. Une amie y avait séjourné quelques années auparavant. Les images de visages riants recouverts de

chapeaux multicolores, de troupeaux de rennes, de tentes montées en rond, le soir après les marches me sont restées. Je me lève. La chambre est froide. J'enfile ma laine polaire posée sur une chaise. Je me mets à rêver du traîneau et de l'attelage à douze chiens, des guides aux pommettes écarlates, aux yeux bridés, du compagnon avec qui je partirais. Car nous serions deux, peut-être avec des amis.

Je fais chauffer mon pain au four pour le petit déjeuner tout en allumant le gaz pour le thé. Comment ferions-nous pour boire notre thé ? Que mangerions-nous ?

Il y a des forêts et des loups. Nous ferions du feu pour cuire la viande de rennes. Nous irions à la rencontre d'autres groupes de chasseurs, vêtus d'habits de couleur, de bottes de feutre. Toute cette gaieté sur un fond de neige, de glace et de silence.

Je verse l'eau chaude sur les feuilles de thé.

Catherine Baudry

À l'aube, un cauchemar me réveille en sueur. Quelle horreur ! Y'avait Leah. Qui est Leah, demandes-tu ? Minute, lecteur impatient. Oublies-tu mon p'tit déj' ? Et hop, calée dans mes oreillers, je savoure mon plaisir matinal. Un café délicieusement amer, un porridge moelleux qui fond dans ma bouche...

Repue, je me rendors...

Me replonge dans le même cauchemar...

C'est la saison des pluies mais la pluie ne vient pas. La réserve de manioc est épuisée, les villageois ont faim, les éléphants ont faim et ils s'approchent dangereusement du village la nuit, en quête de fourrage et d'eau. Toutes les vies affamées encerclent le village, en quête d'une goutte d'eau, d'une miette, d'un bout de cuir, pour tromper la faim.

Dans la nuit noire, le cri d'effroi a déchiré le village endormi... Les fourmis... Les hordes de fourmis déferlent en rangs serrés, telle une armée de cannibales, qui conquièrent les cases, déchiquettent les dormeurs empêtrés dans leur moustiquaire, les bêtes enfermées dans l'enclos, les poules prisonnières du poulailler.

Leah m'a agrippé le bras. Nous fuyons, les pieds couverts de fourmis noires qui croquent la peau, sucent le sang. Avec Leah, ma sœur, avec les villageois africains effarés, qui s'entrechoquent violemment pour échapper aux fourmis noires.

Course affolée, droit devant, portée par la marée humaine qui s'immobilise brutalement. Le fleuve Congo, charriant du bois flottant, hérissé de rapides, habité de crocodiles et d'hippopotames affamés barre l'avancée humaine d'un obstacle insurmontable. La pirogue est bondée. Elle s'éloigne. Une main ferme, celle d'Anatole, notre boy, nous arrache à la rive.

Une terreur abyssale fracture mon sommeil et apporte le réveil salvateur. Mes yeux errent sur ma housse de couette au feuillage vert fauve de jungle, et je rattrape au vol le plateau du p'tit déj' qui tanguait dangereusement sur mes genoux.

Ce n'était qu'un cauchemar !

D'un bond, je suis sous la douche. Machinalement, je secoue mes pieds comme pour les débarrasser encore des fourmis noires collées à mes jambes sanguinolentes !

Pourquoi ce fleuve Congo me fascine-t-il toujours autant ?

Je me revois, l'étudiante angliciste, passionnée de Joseph Conrad et de son roman *Le cœur des ténèbres*. Depuis, il m'est resté le désir secret d'aller un jour sur les rives du fleuve Congo.

J'apprécie également ce roman puissant, *Les yeux dans les arbres* de Barbara Kingsolver.

Quant au fleuve Congo, tout compte fait, je crois bien que... j'en resterai là !

Claude F.

Après le voyage tant rêvé, arrive le temps des nécessaires préparatifs. Mélange d'appréhension et de désir, de considérations très concrètes et d'autres plus philosophiques. Si possible, ponctuer son texte de passages où l'on se parle à soi-même.

Demain, nous serons à Crest-Voland, en Haute-Savoie.

Nous ? Ma fille et moi, et quelques autres...

Ce vendredi après-midi, je travaille. Mon cabinet, situé dans l'appartement, facilite la vie : en temps réel, je glisse de mon rendez-vous terminé aux valises béantes !

16h30. Je dégringole l'escalier pour happer ma fille à la sortie des classes. Un tout petit quart d'heure avant le prochain rendez-vous. J'installe d'emblée ma fille en pilotage automatique : Audrey, tu prépares les graines et le foin de Gribouille, la salade des lapins. Je veux voir tout ça dans le couloir à 19h30. Et ton cartable ? Tu lis quoi en vacances ? – *Le bon gros géant*. – Excellent.

On décolle à 20h, tu sais !

Dring : dernier patient, qui m'annonce qu'il part au ski, en train ! Le veinard, il n'a pas la voiture à charger, ni les kilomètres à rouler !

À 20h, je le remercie. La main encore sur la poignée, je rêve à demain.

Je sors du bureau comme un diable de sa boîte. À la charge !

Dernier pointage des vêtements chauds.

« Maman, comment on fait avec Gribouille (le cochon d'Inde) et Coquillet (la lapine) et ses bébés ?

— Tous ensemble dans la grande cage. Gribouille veillera sur eux ! »

Car un bonheur tout neuf a eu lieu dans notre foyer. D'y penser, je fonds encore : quatre bébés lapins viennent de naître chez nous. Ces délicieux êtres fragiles glissent comme des Bambi sur le parquet de la chambre ! Pas question de les confier !

Tu viens ? À deux, on descend la grande cage qui occupe toute la banquette arrière.

Deuxième chargement : Dominique (la gerbille) et Noisette (le hamster). Chacun sa cage, coincés dans les angles arrière de la grande cage ; le

tout arrimé dans les ceintures de sécurité des sièges arrière ! Quelle impressionnante famille nous faisons soudain ! Nous sommes 10 dans la voiture!

Valises dans le coffre de toit et « munitions », bonbons, chocolat, biscuits, eau, thermos de café, par terre, devant le siège passager.

Le plein est fait. Les pneus sont vérifiés.

J'installe ma fille dans son duvet pour sa nuit de sommeil.

En route. Au volant, je crains soudain le long ruban d'autoroute nocturne qui mène aux sommets enneigés.

Roule prudemment Claude, réveille-toi. Demain, c'est dans dix heures, au bout de la route.

Claude F.

De nouveau, un voyage en Sicile préparé scrupuleusement par Philippe. Il adore cela, le choix des villes, la réservation des B&B ou hôtels, tout grâce à Internet. Et moi, je suis presque dans le déni du voyage, toujours impressionnée par l'avion, la découverte de tous ces lieux nouveaux, l'appréhension de ne pas avoir assez d'énergie pour vivre au rythme de Philippe. Bref, beaucoup d'inquiétudes. Nous avons résolu le choix de nos bagages avec une petite valise cabine. Elle impose donc autoritairement son volume et son poids. Avec l'habitude des voyages, un tee-shirt, une paire de chaussettes et des sous-vêtements par jour, deux bonnes paires de chaussures pour éviter les ampoules. Tu te souviens des vingt kilomètres par jour à travers Rome au rythme des enfants, tu y as laissé un ongle du petit orteil droit. Dur, dur ce marathon. Alors n'oublie pas la crème pour hydrater les pieds. Trousses de toilette transparentes achetées chez MAC et mets bien tous les liquides dans des flacons de 100 ml maximum. Tu n'as pas le droit aux coupe-ongles, ni à la pince à épiler.

Un voyage en avion en Crète m'avait provoqué des vertiges à cause des petits cristaux dans les oreilles, alors maintenant je me munis toujours de chewing-gum et je mâche, je mâche pendant une bonne partie du vol. Parfois tu fais ta petite liste et prépares tout à l'avance pour être sûre de ne rien oublier. Je peux te faire confiance pour apporter tous les tubes

d'homéopathie nécessaires, heureusement c'est léger. Une paire de lunettes de rechange, au cas où tu les casses. Cela n'arrive pratiquement pas dans la vie quotidienne, mais on ne sait jamais. Tes mots fléchés pour occuper ton esprit et faire diversion, perchée dans le ciel, au-dessus des nuages. Tu es très rodée maintenant pour ces petits voyages d'une semaine en Europe. Rien à voir avec les voyages en voiture dans laquelle tu arrives toujours à camoufler des petites affaires en plus, au cas où !

BR

Pour voyager, il faut une soigneuse préparation. Mais attention, il n'est pas toujours question de passeport ou de vaccins à jour. Seule compte l'envie d'interplanétaire et de transplaner. Alors, il y a toujours une place pour moi, si l'esprit est ouvert, l'imaginaire au rendez-vous et l'envie des conquêtes présente. Il n'y a rien à craindre de l'hiver, le froid ne fait de morsures qu'aux faibles. Les monstres ne défient que ceux qui les défient. L'appât du gain n'a pas d'enjeu ici. Aucune crainte d'être en défaut. L'attrance fait le vide. Et mes sacs sont déjà prêts. Les lignes d'horizon sont des passerelles vers des ailleurs inconnus. Il suffit de lever les yeux, de fondre son regard au loin et de se laisser rêver.

N'importe quel moment est propice pour se préparer au voyage. Le corps suivra si la tête le décide. C'est le jeu sans fin du rêve et de la réalité, l'expérience du voyage onirique.

Anna Ligier

Le jour du décollage de l'Airbus A320 du vol Paris-Helsinki se rapproche. « Catherine, c'est le moment de te préparer au départ, au concret. Reprends ta liste de vêtements et objets indispensables pour vivre et camper dans les forêts et steppes proches du cercle polaire arctique. » Stéphane a décidé de venir avec deux de ses amis. Les pays du nord, le

froid, l'attirent depuis longtemps. D'ailleurs, en avril, les températures varient autour de 0°C, et les jours rallongent. Nous prenons l'avion jusqu'à Helsinki, puis un vol intérieur pour Supaliimi. Le soir nous irons dormir à l'hôtel de cette ville minuscule, avant le cercle polaire. Je n'y verrai rien dans une tente, la nuit. Est-ce qu'il y a des bêtes sauvages : des léopards des neiges, des loups ? Je suis sûre que nous ferons un feu tous les soirs. La journée sera consacrée à la marche avec des moments en traîneau tiré par les chiens esquimaux. Ces chiens sont magnifiques, certains ressemblent à des loups en plus petit. Une histoire de chiens de traîneau est posée sur ma table de nuit. Je la finirai avant le départ. Ce sera trop lourd de l'emporter.

Catherine Baudry

*« Le Valery est un très bon guide,
mais quand on est sur les lieux, on
voit qu'il ne vous a rien fait voir. »*

« L'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour [...] tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme, sans m'ôter cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. [...] Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabillée, ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel. »

25 novembre 2017

De l'imaginaire

Se mettre en état de disponibilité, regarder le monde sous un angle différent, c'est parfois, tout simplement, commencer par changer de place. On utilise ici les différents espaces de la maison de Chateaubriand pour inviter les participants à écrire.

À Combourg, Chateaubriand passa une partie de son enfance dans le château familial, imposante bâtisse médiévale propice à enflammer l'imagination. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, se mêlent dans un même récit les souvenirs d'un père autoritaire pétrifiant de sa présence femme et enfants, et la mémoire ravivée des revenants et mauvais esprits, des voix des fantômes et du miaulement sourd d'un chat emmuré. Le château devient ainsi le décor et la source d'une rêverie consolante où l'imagination s'écrit dans l'espace, sur les murs comme autant de pages blanches à noircir. Sur les murs de la maison de Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups, les histoires s'écrivent. Là les échos d'une fête derrière un miroir, plus loin le vent s'engouffrant dans les salles.

Contre un mur carrelé de blanc, se dessine un voyage mental cheminant de l'Écosse au Colisée et à l'Amérique. Dans le grand salon, l'étoffe tendue sur les murs nourrit une rêverie sylvestre dans un monde enchanté. Clouée au mur du salon bleu, Juliette Récamier rêve d'une sieste, allongée sur sa méridienne. Sur les murs blancs, les mots sérigraphiés de Sophie Kitching s'animent et s'incarnent. Dans la chambre de Juliette Récamier, l'envie soudaine de libérer dans le jardin les fleurs figées sur le tissu. « Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger », écrit Chateaubriand. Imprimée sur un mur, la citation ouvre grand la porte des souvenirs et de l'imaginaire.

Choisir un ou plusieurs murs de la maison de Chateaubriand comme support d'écriture. Imaginer ce qui se passe derrière ce(s) mur(s) en y traçant une fenêtre mentale ouvrant sur son propre imaginaire.

Un visiteur : le vent

Mur jaune,
Jaune d'or, comme certaines feuilles en automne.

Un appel d'air dans la cheminée : le feu crépite plus fort, ouvrant une béance à l'emplacement du tableau.

Le personnage (qui ressemble à s'y méprendre à François-René) sort du tableau, il est précipité dans l'allée, évitant de peu un noisetier.

Le vent, empêché jusqu'alors, à ce moment peut entrer, scruter enfin la pièce interdite.

Intrusion.

Le parquet est secoué... Les jambes des chaises tremblent.

Le vent n'en croit pas ses yeux. Enfin il la voit, la belle toute blanche... Il a tellement entendu écrire sur elle, les mots suant à travers les murs dans les allées, courant dans la nuit, se chargeant de l'humidité et des saveurs nocturnes... Le vent pleure.

Le feu faiblit. Le vent entend au-dehors les pas de l'homme-du-tableau, qui va rentrer. Il faut que lui, le vent, il sorte le premier pour que tout rentre dans l'ordre... enfin... l'ordre d'avant.

Une feuille de noisetier est restée sur le parquet, témoin de son passage.

1/30^e de seconde, pas un regard en arrière, il s'engouffre vers l'extérieur...
... Et l'homme-du-tableau traîne les pieds, fatigué par l'air du dehors, immobile et pesant. Il rentre dans le cadre.

Fin du premier tableau.

Le vent tourne et tourne à l'extérieur, autour des bosquets, rasant les pelouses et les allées. Il prie :

« Que s'ouvre encore, dieux des forêts,
un pan de mur, ou même un tout petit interstice.
Partout je me glisse. »

Sur la surface du mur animé par la lune qui tremble, le « e » bleu mauve a entendu la supplique du vent.

Le e de ciel, le e de cime, le e de mer,

Et ceux de lumière, et de cieux, et de déserts

Ont fait un pointillé...

... Et le vent qui guettait a fendillé le mur selon le pointillé
... et puis s'est introduit.

Il reprend son souffle. Deux secondes.

Il est ébloui par le blanc.

La blancheur de la chère disparue aurait donc irradié les parois intérieures ?

Il veut la revoir.

Il souffle « Atala »... « Atala »...

Le vent se perd.

Il ne connaît que les arbres, les feuilles et les nuages.

L'angoisse le prend dans cette suite d'espaces fermés dont il n'avait pas
idée.

... Il est déjà passé par là... Non, ici il y a un escalier...

Le soupir d'une brindille qui siffle au milieu de la cendre l'attire vers la
cheminée de sa première entrée. Il se hâte pour être sûr.

Oui, elle est là, blême, les lèvres encore rosies dans un demi-sourire.

Contemplation, émotion brèves (*il faut faire vite*) mais intenses.

Le vent n'ose regarder l'homme-du-tableau : il pourrait s'insurger...

Les « e », là-bas, vont devoir réparer la portion abîmée, le temps presse.

Alors, sur la pointe des pieds, le vent s'éclipse, rejoint les e, les remercie.

Il détache l'un d'eux et le dépose délicatement sur le sol au-dehors, à
l'aplomb de la pièce d'Atala.

Fin du deuxième tableau.

Vous qui visitez ces lieux, si vous regardez bien vous verrez les deux indices
du passage du vent en ce soir de novembre.

Et vous saurez que cette histoire est vraie.

Irène L.

Faire le mur...

Je me suis assoupie dans la douce quiétude d'un après-midi d'automne. Tandis que la pluie tambourinait furieusement à la fenêtre tout à l'heure et que le vent rugissait, le soleil réchauffe désormais la pièce de sa lumière, enflammant l'ocre des murs et accrochant de ci de là ses rayons aux dorures qui flamboient sous leurs caresses. Je peine à chasser l'engourdissement du sommeil avant d'y renoncer tout à fait pour me laisser voluptueusement couler dans une rêverie.

Protégée par le rempart d'une végétation dense et noueuse qui serpente le long des murs extérieurs, je regarde la pièce s'étirer et s'allonger. Le parquet blond craque, ses lattes se dilatent, un feu que je n'avais pas remarqué crépite dans la cheminée. Un bruissement imperceptible gagne le cabinet fossile. C'est la vie elle-même. Le mur du fond se révèle être percé d'une ouverture, sorte de fenêtre intérieure, qui révèle une étroite chapelle dans le prolongement du cabinet. Une lumière céleste baigne l'alcôve de pierre et je respire des effluves d'encens qui m'étourdissent. Devant l'autel de dimensions réduites se trouve agenouillée une jeune femme dont la longue chevelure brune me dissimule le visage. Elle semble psalmodier ou peut-être prier car ses paroles ne me parviennent pas distinctement. Elle presse fiévreusement un chapelet entre ses mains longues et blanches et une larme vient s'écraser comme au ralenti sur la pierre froide et lisse de la chapelle. Le son ricoche d'un mur à l'autre, démultiplié et inexplicablement mat à la fois. Alors que la mystérieuse inconnue esquisse un mouvement de volte-face dans ma direction, l'ouverture disparaît comme aspirée dans un grincement sinistre.

Soudainement tirée de ma torpeur, je bondis vers elle mais le mur n'offre plus que sa surface désespérément lisse et plate. J'ai beau l'explorer de la pulpe de mes doigts, y presser une oreille après l'autre, rien n'y fait. La vision s'est évanouie et l'inconnue avec elle. La pendule ancienne tinte mélancoliquement sur le manteau de la cheminée.

•

Cette fête m'a littéralement épuisée ! J'ai dû abuser du champagne, une fois de plus. Comment résister, que voulez-vous ? Je ne me souviens

même plus m'être pelotonnée sur cet immense canapé d'angle aux coussins si confortables. J'en éprouve le moelleux de mes mains gantées de soie blanche. Je dégage par la même occasion les plis de ma longue robe mauve aux reflets moirés. L'une de mes mules satinées a glissé de mon pied et repose nonchalamment au sol sur un épais tapis. Le brouhaha des voix des convives me parvient, étouffé, d'une pièce voisine. Laquelle précisément, je ne saurais le dire. Ma tête me fait terriblement souffrir et je ne suis pas en état de jouer aux devinettes... C'est alors que retentissent quelques notes de piano, cristallines. Je tends l'oreille. Le son provient de la pièce attenante, de l'autre côté du mur, là-bas, face à moi. Un salon sans aucun doute ? Je repose ma tête, comme trop lourde pour tenir toute seule, et je ferme les yeux, rien qu'un instant de plus. Livrée à la torpeur de la soirée.

En observant avec plus d'attention le décor qui m'entoure quelques instants plus tard, je constate à ma grande stupéfaction que ce qui m'avait d'abord semblé un miroir ordinaire ne réfléchit pas la pièce dans laquelle je me trouve mais plutôt celle qui se trouve derrière précisément. Un miroir sans tain ! Les grands ramages fleuris qui l'entourent paraissent vouloir s'y faufiler comme si les végétaux cherchaient une issue vers un extérieur invisible dans la profondeur même du mur. Les branches enchevêtrées se déploient telles des tentacules sur les murs, les rideaux, le mobilier, le sofa même où je me trouve. Comme reflétées à l'infini, vertigineusement.

Me dressant à demi et chassant une boucle rebelle de mon visage, je ne peux m'empêcher d'y plonger le regard. Une foule se presse de l'autre côté, bruyante et animée. Les visages étrangement blafards à la lumière des bougies sont rehaussés de rouge trop fort sur les lèvres et les pommettes tandis que les yeux sans éclat sont soulignés de fard sombre et charbonneux. Au piano retentit une valse, son rythme d'abord enjoué et dansant avant de ralentir puis de s'immobiliser tout à fait comme le ferait une boîte à musique dont le mécanisme nécessite d'être remonté. Les gestes des invités se font plus saccadés, perdent de leur fluidité tels d'inquiétants automates déréglés. L'interprète referme délicatement le couvercle du piano et pivote sur son tabouret de velours sombre. Je retiens mon souffle.

Quand je respire à nouveau, le miroir ne réfléchit plus que mon propre visage, livide sous le maquillage sophistiqué. Les fleurs autour de moi

continuent à ramper le long des murs et des fenêtres, recouvrant la porte même qui m'offre une issue hors de ce jardin enchanté.



Je m'éveille en sursaut. De la sueur perle à mon front et sur ma poitrine malgré la fine chemise de coton.

Toujours le même rêve obsédant. Je suis prisonnière de barreaux invisibles et ma voix reste muette quels que soient mes efforts désespérés pour la faire entendre. Des inconnus traversent ma chambre sans me voir ; leur accoutrement m'est d'ailleurs tout à fait étranger et leurs paroles inaudibles semblent résonner longtemps encore après leur passage comme des échos assourdis. Je remonte pudiquement les draps de lin sur mon corps à demi dénudé et j'arrange ma coiffure ébouriffée par une nuit de sommeil agité. Que font-ils ici ? Qui les a laissés entrer ? Le scénario se répète sans grandes variations : ils déambulent, hommes et femmes, adultes et enfants, les uns oisifs et distraits, les autres concentrés et comme soucieux d'un mystère qui leur échapperait. Aucun ne me prête pourtant la moindre attention et j'en viens à douter de ma propre existence plus que de la leur.

Ce matin, le ciel reste obstinément gris et je me perds dans la contemplation du papier peint fleuri dont le motif champêtre se répète invariablement à intervalles égaux. C'en serait presque hypnotique. Un coquelicot écarlate après l'autre, à l'infini. Tous strictement semblables dans leurs formes et leurs couleurs. Si bien qu'ils finissent par se superposer et par glisser le long d'un rail invisible devant mes yeux qui se brouillent. Je deviens folle à rester enfermée ici, ce n'est pas possible, ça ne peut plus durer ! J'ai envie de hurler.

Je me couvre un instant les yeux de la main pour chasser cette vision.

Quand je les ouvre à nouveau, les fleurs ont cessé leur ronde infernale. Elles reposent sagement sur le mur jaune pâle, immobiles et mortes. Comme emmurées. Je pousse un soupir de soulagement. Alors un lé de papier peint se détache comme si le mur était lacéré, suivi d'un second puis d'un troisième. Mon esprit part en lambeaux avec lui. Derrière le papier, pas de mur mais un ciel bleu immense et une vaste prairie. Des rires

d'enfants joyeux et cette voix si douce qui m'appelle. Moi. Alors j'oublie. Lit à baldaquin, chemise de nuit immaculée, chambre jaune, rubans de soie dénoués, boucles brunes écrasées, ciel gris, papier à motif suranné, perles de sueur salées. Je m'oublie et je tournoie sur moi-même au milieu des éclats de rire sonores, la tête renversée, offerte au ciel immense qui m'absorbe tout entière.

Tout est devenu vide et silencieux. Décoloré aussi. Je ne sais pas où je suis mais c'est petit. Trop petit. Je me heurte aux murs. Je suis contrainte à une quasi immobilité. On allume. Je suis éblouie un court instant avant de discerner avec stupeur les contours étrangement familiers de ma propre chambre. Je cherche à étendre le bras dans l'espoir de me saisir d'un objet quelconque. Cette brosse à cheveux en poils de sanglier par exemple. J'en ai besoin pour démêler ma longue chevelure brune. Ou bien ce broc ébréché pour me rafraîchir. Ou encore cette rose séchée, là, sur la commode de bois clair. Mais tout reste désespérément hors d'atteinte. Alors je les vois. Ils reviennent en cohortes dans leurs vêtements ridicules, bariolés et informes. Ils jettent un coup d'œil ennuyé sur mon mobilier ciré. L'un d'eux s'arrête même devant moi, juste devant, tout près, là. Je peux sentir son souffle chaud sur ma peau. Il semble me fixer avant d'étouffer un bâillement. Je voudrais crier mais aucun son ne sort de ma gorge. Me débattre mais mon corps se refuse à obéir. Alors les voix se taisent, les bruits de pas s'éloignent et la chambre retourne à son immobilité pesante.

À force, j'ai fini par me fondre dans le décor. Une fleur de plus prise au piège pour l'éternité.

Anne-Cécile L.

Ce mur épais couvert d'étoffe perse représente une espèce de liane couverte de fleurs immarcescibles aux teintes et formes différentes. Leurs pétales et corolles violettes, rouges, jaunes égaiant ce mur aveugle et te transportent dans une rêverie champêtre teintée de mysticisme. Tu imagines Jack et ses haricots magiques et tu te retrouves dans un monde enchanté au milieu de la forêt où tout te semble possible. Tu sens la

caresse du vent sur ton visage et tu traverses les fleurs en écartant les lianes où elles sont accrochées. La rugosité des branchages effleure tes doigts et une odeur épicée embaume tes narines. Tu ne parviens pas à reconnaître son origine, le thym, l'aubépine, la sarriette, ou un mélange subtil venu du fond de la forêt.

Tu as l'impression d'être seul au commencement du monde devant cette nature intacte et sauvage. Tu perçois maintenant le chant des oiseaux, le bruit des feuillages qui s'écartent au passage d'un chevreuil. La forêt vit, et tu en fais partie.

Au détour d'une allée tu trébuches sur une racine. En relevant la tête, tu vois cette femme, habillée comme une reine, allongée sur un grand canapé. Et soudain tu te retrouves au milieu d'un marché où tous les habitants sont habillés à la romaine. Tu restes ébahi au milieu de l'allée.

Un homme te bouscule et te parle dans une langue inconnue. C'est du latin sans aucun doute et si tu ne comprends pas les mots, tu réalises que tu bloques le passage.

Raphaël Kahan

Les MURS

Je tremble, j'explore.

Que va-t-il sortir de cet imaginaire que l'on me demande de fouiller.

Regarder un mur et voir ce qu'il y a derrière, c'est comme regarder ce qu'il y a dans ma tête.

Par moment mon cerveau est un mur et par moment j'ouvre des petites fenêtres.

Un mur, une grande surface colorée ou pas, recouverte de papiers peints, surface plane sans intérêt tel, simple cloison de séparation.

Finalement aucun mur de la maison ne m'inspire.

Je suis absorbée par la vie du moment, groupe visitant et guide racontant la vie de Chateaubriand.

Méridienne – Juliette Récamier – collé au mur – tableau de Juliette allongée doigts de pieds à l'air – coussins ronds aux creux des reins.

Le tableau occupe toute la surface du mur.
Comme dit Perec j'oublie le mur et je ne regarde que le tableau.
J'ai froid aux pieds, ma robe ne me tient pas assez chaud.
Je l'ai fait coudre exprès. Elle est mode, légère et sulfureuse, décolletée à souhait.
J'appelle la bonne pour qu'elle m'apporte un châle.
Châle de laine et couverture pour me couvrir.
C'est l'heure de la sieste.
Quel plaisir de faire la sieste sur la méridienne mi-assise mi-allongée pour mieux digérer.
Je m'endors, je rêve.
Je suis allongée sur la méridienne.
J'ai trop chaud.
L'heure de la sieste est l'heure la plus chaude de la journée.
Tout le monde se repose.
Le soleil tape, brûle.
Il ne chauffe pas, il cogne nos corps, assomme.
Je me repose à l'abri dans le temple.
Les murs épais me protègent.
Je transpire.
Je suis seule.
Seule avec Artémis.
La statue me regarde.
La statue est immense devant le mur.
Déesse aimante, déesse de la fécondité.
Elle sème.
Elle envoie de l'amour.
Je la regarde de ma méridienne et la prie de nous envoyer de la pluie.
Je me lève pieds nus.
Je m'approche d'elle.
Je la regarde.
Je fixe son regard.
Le mur se met à bouger, à trembler.
Il se fend en deux.
Petite ouverture pour m'y glisser.
Il fait froid.
Un souffle d'air balaie mon visage.

Je respire.
J'avance à pas lent.
Un éclairage invisible s'allume à chacun de mes pas.
L'air fait flotter ma robe.
J'ai envie de danser.
Chaque pas est une note de musique qui m'entraîne toujours plus loin.
Je suis portée, poussée.
J'entends le mur se refermer derrière moi.
Je n'ai pas peur.
J'ai confiance.
Plus j'avance et plus les murs s'élargissent.
Des danseuses apparaissent dessinées sur les murs.
Danseuses en pagnes, têtes coiffées de chevelures tressées noires.
Rituels et offrandes.
J'ai l'impression que je vole.
Je suis dans une transe.
La déesse m'attend.
Je la sens.
Je la vois.
Elle est là devant moi, encore plus haute droite. Sa taille est ceinte d'un pagne, sa chevelure noire est coupée au carré, ses grandes ailes sont dépliées.
Elle me fixe.
Je reconnais Isis-Mère et tombe à genoux.
Je me retourne et vois la méridienne.
Tout ce parcours m'a épuisée.
J'ai froid.
J'ai chaud.
Je m'y allonge.
Je sens des murs qui s'écartent dans ma tête, des petites fenêtres s'ouvrent.
J'ai besoin d'air.
Des tulipes poussent sur les murs.
Une fenêtre entourée de rideaux de soie m'aère.
Je sors.
Je cours dans l'herbe.
Je respire.

Les arbres m'accueillent.
Les fleurs me sourient.
J'entends des instruments de musique en cadence.
Des petits animaux chantent.
Je me lance.
Je danse.
Je suis libre.
La Terre est féconde.

Tricia-Marie

Ta demeure, nichée dans cet écrin de verdure qu'est la Vallée-aux-Loups, est superbe et inspirante, au point que je viens régulièrement m'y ressourcer.

L'enfilade des salons et salles à manger me séduit par leur élégance surannée. Des tableaux évoquent tes amours, tes passions, tes ouvrages. Et ce sont les marines qui attirent mon regard : Capri, la place au pied de Combourg, des navires malmenés par la tempête... Autant d'invitations au voyage...

Mais ce sont les mots qui vont m'offrir le plus beau des voyages. En effet, à l'étage, dans une grande pièce toute blanche (une exposition est dédiée aux *Nuits Américaines*), des mots dansent sur un grand mur baigné de lumière bleue. Ils me plongent dans l'immensité des possibles de l'imaginaire. Comme des bulles qui éclatent, ils pulvérisent la masse inerte du mur. Chaque mot est un clin d'œil complice qui m'entraîne dans un univers où je m'élançais sans contrainte.

CATARACTE : Niagara, chute d'eau vertigineuse à la puissance infernale, hypnotisante, assourdissante, tout autant que délicate par cette brume aérienne d'où naissent parfois de fugaces arcs-en-ciel.

BLEUÂTRE : clarté d'une lune troublante et rassurante à la fois. Des masses calcinées aux contours incertains se découpent sur un ciel clair-obscur. Ce sont les montagnes du Colorado qui, il y a quelques heures encore, étaient embrasées par le soleil couchant.

DÉSERT : désir de solitude, île de la Désirade, désert la civilisation, dunes à l'infini.

NUES : poésie de ce mot si simple, si aérien, suspendu, créateur d'attente. À peine prononcé qu'il vous échappe ! On voudrait le rattraper, mais en vain.

CIMES : qui renvoie aussitôt à ABÎMES et aux frissons de l'écolière appliquée qui n'oubliait pas que l'accent circonflexe de CIMES était, un jour, malencontreusement tombé sur le i de ABÎMES. En dictée, ça valait tout de même moins 0,5 sur 20 en cas d'impardonnable inattention.

Magie de mots qui sont des passe-murailles. Magie de l'écrivain qui les assemble.

Mannick

Au premier étage, l'exposition *Nuits Américaines* de Sophie Kitching étale entre autres sur l'un des murs vingt-trois tableaux qui me laissent rêveuse. À force de les fixer, ils m'entraînent dans des paysages inconnus. Puis l'aile delta survole des falaises rocheuses à haute altitude, elle s'approche de la cime des arbres fantômes, une lueur m'éblouit.

Un bruit infernal, puis le trou noir.

•

Attiré par le chant des oiseaux, l'enfant se dirige vers la fenêtre à barreaux, prisonnier. Il se rappelle une histoire que sa grand-mère lui avait lue quand il était tout petit. Il suffisait de faire claquer l'un contre l'autre son pouce et son majeur une dizaine de fois pour réduire sa taille à volonté. Qu'avait-il à perdre à tenter l'expérience ? Rien. Un, deux... neuf, dix. Il se sent léger et prêt à s'envoler pour rejoindre ses petits compagnons ailés pour un voyage initiatique qui durera une éternité. À vous de l'imaginer...

•

C'est bleu, tout bleu.
Ça bouge, tout bouge.
Le vent violent fracasse la petite embarcation déjà vide contre les rochers.
Les mouettes luttent dans la tempête.
Aucun espoir de retrouver un survivant.
C'est noir, tout noir.

BR

Dos au mur

Une brassée d'étoiles dévide un chant long
Un liseron d'épaisses courtines escalade un puits
La lumière, doux paravent
Discrédite l'éternel Sulaiman
Les vagues, le cormoran
Couché sur le vent
Ondulent tendrement appariés
Ils goûtent au festin des océans
Murmurent des paroles
Tissées de sel et d'engelures
C'est l'heure du grand secret
Plonger dans l'infortune des mondes
L'écume aux lèvres
Le chevalier des sables
Accoste au bord des rives
Laissant sa trace
Trigramme sur le sable
Secrets d'amour
Sa bien-aimée au goût de miel
Est à l'aube de son approche
Sertie d'écume

Catherine Baudry

Juliette s'était laissée choir sur sa méridienne comme elle le faisait chaque fois que quelque chose dans sa vie lui échappait. Et aujourd'hui, le mot même de méridienne devenait vide de sens. Si le méridien est la ligne imaginaire qui relie l'équateur au milieu de la terre, sa méridienne ne la ramenait plus à rien. Les bras alanguis sur le siège, elle contemplait sans comprendre le vide de sa vie. Devant elle, c'était l'éternelle absence. Des riens qui s'accrochaient à elle et qui avaient cessé de la combler.

Qu'avait-elle à espérer par-delà ces néants ?

Le cri strident d'une ambulance déchira l'air. Puis à nouveau le vide.

Juliette se pencha par-delà sa méridienne et son esprit bascula dans la clarté.

La lune ce soir brillait d'un éclat nouveau. À travers les brumes violettes qui l'enveloppaient, elle apercevait les restes incandescents d'un rêve entrepris la veille. Elle avait souvent imaginé faire ce voyage. Aller de l'autre côté d'elle-même. Pour une fois s'accorder le temps de découvrir ce qui se passe de l'autre côté du miroir.

Souvent, des ombres venues du passé s'avançaient. Vers elle. Et ces formes éthérées se mouvaient avec une densité si palpable qu'elle pouvait aisément lire en elles. Certaines venaient de très loin. Elles apportaient leur histoire dans les brumes de leur transparence. C'était tout un espace extra-temporal qui s'animait devant elle.

Il y avait des âmes dont la souffrance s'était inscrite comme le partenaire de toute une vie. D'autres véhiculaient des étincelles de gloire comme autant d'incrustations de pierres précieuses.

Aucune ne la rebutait. Même pas celles venues du grand parc de la maison de Chateaubriand. À errer ainsi au milieu des branches décharnées, elles perdaient des bribes de leur conscience qui restaient accrochées à la cime des arbres.

Une vague de regret pouvait les submerger, les ténèbres les inondaient, mais jamais elles ne se perdraient.

Anna Ligier

Le voyage de trop

Quel étrange adossement qu'un mur de brique pour étayer l'escalier de frégate qui contemple désormais la vaste pelouse, bordée de sujets remarquables, à la maison de Chateaubriand.

Une double volée de marches de bois, symétriques, mène au palier du premier, y dégagant une plateforme spacieuse. Les mains courantes, en chêne, libèrent l'odeur suave de cire d'abeille. Elles s'appuient sur des tiges ouvragées de ferronnerie. Imaginons les dames à la toilette raffinée, en longue robe Joséphine, qui descendent cet escalier d'apparat en appuyant négligemment leur main gantée sur l'avant-bras d'un galant vêtu du costume Empire.

Grand voyageur, Chateaubriand a aimé la vie à bord, et ainsi a décidé d'arrimer l'escalier d'un navire pour le temps de ses escales à terre, dans sa maison tant aimée de la Vallée-aux-Loups.

Plus précisément, l'escalier de la maison fut d'abord celui d'un trois-mâts, l'Endeavour.

Nous allons vous conter l'un des périples on ne peut plus risqués de l'Endeavour, lorsqu'il parcourait les mers australes.

Écoutez maintenant les pas bottés des matelots qui martèlent chaque marche pour servir leur quart et les pieds ailés des gabiers qui les frôlent en route pour grimper à l'assaut des cordages.

L'escalier grince sous le choc déferlant des paquets de mer sur le tillac.

Le courageux capitaine, hors pair, doté d'un immense sens marin, tient le cap et enrichit de façon exemplaire les relevés de la cartographie du Pacifique.

Il navigue en terre connue et il a tout lu sur les peuplades qui offrent pacifiquement chargement d'eau et fruits frais.

Il connaît bien ce chef hawaïen qu'il va rencontrer pour la troisième fois, suite à deux visites amicales, dans les cinq années précédentes.

Aussi, le capitaine Cook ne fut-il pas surpris d'être encore accueilli chaleureusement, avec force révérences, cérémonies et banquets, attribuant cela à la joie des retrouvailles.

Capitaine Cook se laissa donc gâter, longtemps, des semaines entières, flatté de l'accueil exceptionnel que les Hawaïens lui réservaient, sans

qu'aucun signe hostile ne lui mît la puce à l'oreille. Il y voyait la preuve que l'on pouvait civiliser les sauvages ! Idée totalement contraire à l'idéologie occidentale de l'époque.

Un soir, donc, Capitaine Cook enlève une chaloupe de dix-sept hommes non armés et rejoint en toute confiance le village hawaïen.

Oh ! Cook, homme fier et présomptueux !

Soudain l'accueil est sanglant, barbare. Un seul marin échappera au carnage, collé au flanc arrière de la chaloupe qui dérive, et il racontera l'horreur au second de l'Endeavour.

Deux jours plus tard, l'équipage du trois-mâts accoste sur le rivage de l'île, pour en découdre. Le village est saccagé, brûlé, éventré, assassiné.

Et toujours aucune trace ni du capitaine ni de ses matelots. Finalement, on trouve la veste du capitaine jetée à terre dans une hutte, et non loin de là, sur le sol, une main à la cicatrice caractéristique : celle que le capitaine Cook portait sur sa main gauche. Ici et là, quelques lambeaux épars jonchent le sol et témoignent de restes humains !

Homme héroïque, flatté par cette gloire exceptionnelle dont tu étais l'objet, au point de croire que les Hawaïens n'étaient plus anthropophages ! Bien sûr qu'ils l'étaient toujours !

Ils t'ont trouvé si beau, blond et bouclé, si svelte et élégant dans ton costume de Capitaine, rouge, bleu et or, qu'ils t'ont offert les honneurs dus à leur dieu, enfin réincarné, enfin revenu parmi son peuple.

Capitaine Cook, ils t'ont croqué dans un pur acte sacrificiel, toi et tes matelots.

Capitaine Cook, ah ! si seulement tu t'étais abstenu de ce troisième voyage !

•

L'exposition temporaire picturale est dédiée au voyage de Chateaubriand en Amérique. Quel vacarme assourdissant gronde et s'enfle comme un souffle monstrueux dans la salle aveugle du premier étage de la maison de Chateaubriand ?

Instantanément, je retourne quarante ans en arrière ! Soixante-huitardes, nous continuons à découvrir le monde, pataugas aux pieds et sac sur le dos. Quatre Françaises, le pouce droit levé, sommes décidées cette fois

à découvrir l'Amérique ! Un géant pick-up stoppe brutalement et nous invite toutes quatre à grimper à l'avant, de front, à côté de lui, après avoir balancé nos sacs dans la remorque.

Peu bavard, le chauffeur s'arrête soudain au milieu d'un nulle part forestier, et, pointant son doigt vers le chemin étroit et sinueux, il commente : « *That's the way !* » et nous plante là, à cinq bons miles de notre destination !

En fait, point besoin de chemin ni de boussole. Le fond sonore grossit à chaque pas. La nature peut-elle vrombir à ce point sans danger ?

La moiteur chaude du mois d'août trempe nos épaules lourdement chargées.

Enfin nous débouchons sur une vaste esplanade qui révèle le site grandiose, le dieu fer à cheval ! Une épaisse vapeur d'eau flotte au-dessus du site, en estompe les contours. C'est *Niagara Falls*.

Revêtues des capes de pluie noires américaines, nous nous enfonçons dans la falaise vertigineuse, à laquelle s'accroche un étroit escalier métallique à claire-voie, aussi glissant qu'une nappe d'huile. Battant l'air de nos bras ailés en quête d'aspérités secourables afin de garder l'équilibre, nous ressemblons à des chauves-souris.

La barque glisse et s'enfonce sous la cataracte qui nous déverse sur le crâne un paquet torrentiel, à la puissance jamais rencontrée ni même imaginée. Elle broie le crâne, tasse les vertèbres, fracasse les tympans, nous engloutit. Quelle frayeur cataclysmique du début de la création : c'est majestueux, terrifiant, fabuleux, unique.

Claude F.

Oh un mur blanc, oh une lumière bleue s'y projette.

Une boîte de verre y est accrochée.

Dans cette boîte une branche d'arbre baigne aux trois-quarts dans une eau saumâtre, elle retient deux lettres lumineuses, R et E, RE en somme, R comme pour retour et E comme pour éternel.

Ou Ré, celui entre le Do et le Mi, comme moi assise là qui me projette en ce RE pour y deviner René derrière ce mur !

Et mon être de se séparer en deux, mon côté droit reste sur place assis sur un petit tabouret mis à cet effet, tandis que mon côté gauche se sent comme aspiré par une musique planante qui règne dans la salle d'exposition, et l'amène tendrement pour passer fluide comme de l'air liquide au travers du boîtier fièrement accroché au mur.

Ce qui me compose à présent, prend comme appui cette branche de bois, je vois celle-ci qui va s'allongeant, et moi de m'y enrouler, telle une plante volubile.

Une brume a remplacé le décor, des échos plaintifs se font entendre et se mêlent proprement à l'ambiance, pour y égrener aux passages des accords ou désaccords de déjà-vu. Cette brume se compose de contrastes entre le chaud et le froid, l'avant et l'après, les souvenirs et le futur à venir, le tu et le vous. Je me sens appelée, rappelée, happée dans son siècle.

Maintenant les échos se répondent tel un coryphée, les chants scandent sur différentes gammes ce qu'il fut. Lui, n'est-ce pas ? Oui, avec son espace et son temps. Le tout finit imperceptiblement par s'harmoniser, le son se termine en un écho qui sonne à l'unisson : d'outre-tombe, d'outre-tombe, d'outre-tombe.

La brume s'est transformée en brouillard. Le tout se glace comme pour un instantané et mon corps déjà de repartir, ne retient rien, ne peut rien retenir, mais se laisse alors envahir dans sa fuite.

Ma moitié traverse en sens inverse la pièce dans un fluide glacial pour retrouver sa moitié, rester plantée là, telle une souche s'enracinant dans le 21^e siècle, qui porte en lui tant de mémoires vivaces encore et limpides, ses messages et leurs coins d'ombres oubliés.

Marie Le Seviller

« [...] contraint d'errer dans ce sombre désert, mon chemin vers la lumière m'a conduit à travers votre vaste empire ; seul et sans guide, à demi perdu, je cherche le sentier le plus court qui mène à l'endroit où vos obscures frontières touchent au ciel. [...] »

16 décembre 2017

Entrer et sortir du cadre

Se décaler, se décentrer, ou au contraire suivre un même fil, creuser son sillon : comment l'artiste, l'auteur, jouent-ils avec le cadre, ses frontières, ses limites, pour trouver du neuf ?

« Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué de se faire une idée des sentiments qu'on éprouve, lorsque du bord d'un vaisseau on n'aperçoit de toutes parts que la face sérieuse de l'abîme. Il y a dans la vie périlleuse du marin une indépendance qui tient de l'absence de la terre [...]. La langue même des matelots n'est pas la langue ordinaire : c'est une langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête. » Et si l'écriture elle-même se modifiait en fonction du cadre dans lequel se trouve l'écrivain ou du cadre qu'il décrit ? Étriqué ou vaste, sombre ou lumineux, oppressant ou bienfaisant, choisi ou subi, régulier ou biscornu, le cadre comme élément déterminant du récit. Un univers à part entière. Celui d'un hôpital, d'un bureau partagé, d'une maison en meulière.

Un temps donné. Celui des étapes d'une vie, d'un week-end en communion avec la terre, des cours de littérature au lycée, d'une compétition sportive. Les cadres se forment et se déforment, avant que la nuit ne les brouille de sa pénombre. Les repères visuels disparaissent, laissant la place aux autres sens. Notre perception se transforme. Les bruits s'intensifient, les bois craquent, la respiration se suspend. L'obscurité nous prend dans ses filets battus des flots. Le corps se meut dans un état de conscience singulier. Les déplacements se font pareils à ceux d'un chat. À la maison de Chateaubriand, le cadre de la bibliothèque se nimbe d'une lumière d'hiver propice aux histoires à partager.

À la manière de Joachim Séné dans son livre intitulé *C'était*, raconter une histoire en utilisant l'anaphore « c'était », dans un espace cadré et un temps donné. Ne pas utiliser le « je » et donner beaucoup de détails.

C'était une belle maison de meulière avec un grand jardin attenant. Tout autour, il y avait d'autres belles et grandes maisons de meulière, avec leurs jardins spacieux. Les rues ne s'appelaient pas « rue » mais « allée », avec des noms bizarres : Beethoven, Prokofiev...

C'était une dame très grande, toute longue et toute grise : ses cheveux étaient gris, sa robe était grise, son gilet était gris.

C'était ce qu'on appelait un jardin d'enfants. À une époque où n'existaient pas encore les écoles maternelles.

C'était un endroit où les mamans venaient abandonner leurs enfants pas sages pour toute la journée.

C'était un endroit où il y avait beaucoup de règles pour tenter de transformer ces enfants pas sages en gentils enfants sages.

C'était une maison dans laquelle il était interdit de courir, même si elle était très grande, et de monter l'escalier menant aux pièces mystérieuses du premier étage.

C'était une maison dans laquelle il ne fallait pas crier, ni même parler à sa voisine. Il n'était possible de parler qu'à la grande dame grise, mais elle voulait qu'on lève un doigt en l'air avant de parler. Elle voulait également qu'on commence toutes nos phrases par « Mademoiselle ». C'était une maison où il valait mieux se taire. Et c'est compliqué de se taire...

C'était une maison où il y avait beaucoup de punitions nouvelles. Si l'on n'avait pas bien réussi à se taire, il fallait poser ses deux mains sur la tête et aller regarder le mur dans un angle pendant longtemps. Il y avait plusieurs petits trous dans le papier peint, et des guirlandes de fleurs qui montaient jusqu'au plafond.

C'était une maison où il fallait se tenir bien droite. Il y avait des cannes pour nous aider, que l'on devait maintenir avec nos coudes dans le creux du dos. Il fallait bien tenir ses coudes, sinon elles tombaient et devenaient alors des cannes à donner la fessée.

C'était une prison grise dans laquelle les petites filles apprenaient à former des lettres puis des mots sur de jolis cahiers, à compter les trous à faire dans une image de carton puis à passer un fil dans ces trous pour former le contour rouge d'un mouton blanc ou le contour vert d'un cochon rose. C'était une prison grise qui n'avait pas de porte fermée à clé. Avec un peu d'audace, la porte de la maison puis celle du jardin s'ouvrait sur une allée tranquille, dans laquelle il était tout simple de s'évader pour échapper à la grande dame grise.

C'était une prison grise qui faisait découvrir toutes les couleurs de la liberté conquise...

Dominique M.

Encore une nuit agitée à essayer de trouver le sommeil par tous les moyens. Ne penser à rien. Se concentrer sur sa respiration. Imperceptiblement, après une résistance de quelques minutes, le flot des pensées retenues emplit à nouveau ton esprit et t'entraîne sur des chemins où tu ne souhaites pas aller. Ta conscience te renvoie à ta respiration et te détourne de ces divagations perturbantes. Après plusieurs allers-retours, la sonnerie angoissante du réveil te force à revenir à la réalité. Aujourd'hui, nous faisons une compétition, une de plus et nous ne savons pas comment nous allons finir cette journée.

C'était ces affaires préparées la veille que tu enfiles en jetant un regard sur le temps. Seront-elles adaptées à la durée de ton épreuve ? Pleuvra-t-il ? Fera-t-il chaud ? Sera-t-on assez couvert ?

C'était ces petits déjeuners très énergétiques qui devaient permettre à ton corps de pouvoir tenir le plus longtemps possible sans défaillir.

C'était la crainte de ne plus sentir d'envie qui t'obligerait à interrompre ton épreuve. Passer aux toilettes et en profiter en même temps pour te recentrer dans ta tête.

C'était partir suffisamment tôt pour ne pas être stressé avant le démarrage de l'épreuve. C'était en arrivant trouver une place de parking pas trop loin. C'était retrouver les copains et relâcher un peu la tension en partageant une dernière collation.

C'était écouter le micro de l'organisation pour rappeler aux candidats au cas où ils auraient oublié comment allait se dérouler leur journée.

C'était les dernières minutes avant le gong, le pouls qui s'accélère, les derniers ajustements, la peur, l'angoisse, le petit « mais qu'est-ce que je fous ici ? » vite refoulé, et soudain, bang, c'est parti, l'action lave ton cerveau de toutes ces pensées parasites, tu peux te lâcher.

Raphaël Kahan

C'était en juillet 68, pendant un stage d'été dans une entreprise. C'était le lundi, le mardi et comme tous les autres jours de la semaine, un des employés de la comptabilité décalait sa chaise silencieusement du bureau et s'asseyait. C'était avec un geste précis qu'il ouvrait un premier tiroir sur

la droite d'où il sortait une règle, des stylos, des marqueurs, une gomme qu'il déposait toujours à la même place, comme un rituel réalisé avec beaucoup de minutie. C'était avec une grande délicatesse qu'il détachait sa montre et la mettait à gauche des autres objets. C'était déjà un premier coup d'œil furtif qu'il jetait sur les aiguilles de la grande pendule accrochée au mur situé en face de lui. C'était l'ouverture d'un autre tiroir qui laissait entrevoir un premier listing qui atterrirait lui aussi sur le plan de travail. C'était un jeune homme silencieux qui lui apporterait une liasse de chèques. C'était avec l'alphabet gravé dans sa mémoire qu'il classerait les chèques par le nom des payeurs. C'était avec un feutre rouge et la règle qu'il rayerait avec beaucoup d'application la ligne correspondant à la somme versée. C'était dans un profond silence, avec une dextérité expérimentée qu'il tournait les pages du listing jusqu'à la disparition de la liasse de chèques. C'était encore avec un petit coup d'œil à la pendule. C'était la vie de cet employé qui s'écoulait religieusement, sans écart, sans fantaisie. C'était la fin de juillet 68 pour l'étudiante qui quittait ce lieu sans regrets.

BR

C'était au temps où Bruxelles rêvait
C'était au temps du cinéma muet
C'était au temps où Bruxelles chantait
C'était au temps où Bruxelles brusselait

Catherine Baudry

C'était se réveiller à 5 h 25 avant que le réveil sonne pour ne pas déranger toute la famille. C'était se préparer rapidement malgré un corps endormi et une angoisse qui montait régulièrement. C'était le temps d'attraper un bus puis le métro où l'on croisait les fêtards qui revenaient de boîte. C'était déjà l'instant où l'on pensait aux malades, à l'équipe soignante

de nuit qui nous attendait impatiemment. C'était l'heure de mettre sa blouse, ce nouvel habit qui vous donnait la force d'assumer la journée, de retrouver ces personnes âgées ou ce malade qui s'était aggravé. C'était vite l'heure de faire la transmission, d'échanger les nouvelles avec les collègues, de plaisanter bruyamment, de préparer son matériel, son chariot, ses tubes pour les prises de sang, de planifier les soins avant de parcourir les couloirs si longs du service de gériatrie. C'était l'heure où l'on aurait voulu s'échapper sur une route verdoyante de campagne au lieu de pousser son chariot dans les couloirs ternes de l'hôpital. C'était le temps où j'étais jeune et en pleine forme.

François Vergnolle

C'était au temps où l'autoroute A1 n'existait pas encore.

C'était au temps où « partir en vacances » était un concept nouveau, étrange et souvent inaccessible. Dans la famille, on nous envoyait et on attendait avec impatience la séance de diapositives où nous relaterions notre incroyable périple.

C'était d'abord, au printemps, la prise de décision commune de la destination et surtout de l'itinéraire pour atteindre cette destination.

C'était la carte Michelin® déployée sur la table de la salle à manger ; c'était la route tracée au crayon de couleur ; c'était les étapes calculées en fonction des kilomètres patiemment additionnés suivant les indications de Bibendum®, drôle de gros bonhomme blanc, gonflé comme un pneu.

C'était le rangement du coffre de la petite Dyna Panhard. Pas le moindre centimètre carré laissé au hasard. Puzzle impeccablement réussi, mais au prix de combien de râleries, de changements subtils de stratégies, de rejets sans contestation possible d'objets qui étaient pourtant indispensables à la réussite de nos vacances !

C'était le départ bien avant l'aurore.

C'était les signes d'adieu des grands-parents debout au milieu de la route, que seule la promesse de jolies cartes postales avec de jolis timbres reconfortait.

C'était ce silence dans l'habitacle où quatre paires d'yeux scrutaient la route avec des frissons d'inquiétude.

C'était le bonheur d'avoir le privilège de ne pas être dans son lit à cette heure si matinale, comme des grands.

C'était des disputes, des bagarres à l'arrière de la voiture et c'était des jeux pour briser l'ennui et rétablir la paix.

C'était les étapes dans de petites auberges odorantes, savoureuses, chaleureuses.

C'était sortir du cadre de la vie ordinaire pour entrer dans le cadre magique des vacances.

Mannick

C'était un parcours. Nous avons un parcours toujours le même. C'était un horaire toujours le même. C'était 6h du matin il fallait sortir des baraquements se mettre en ligne dans la boue. C'était faire un carré par groupe de 8. C'était le chef qui sifflait et tout le monde se redressait. C'était l'inspection des objets dans les poches. C'était la chute du corps sous les coups pour chaque objet trouvé. C'était le froid l'hiver la chaleur étouffante des plaines d'Europe centrale l'été. C'était le morne quotidien avec ses coups de sifflets. C'était le pain rassis du matin, la soupe à l'eau du midi. C'était les pierres à changer de place d'un côté à l'autre du chemin.

Catherine Baudry

Dans la nuit ou la pénombre, le cadre se brouille. L'ouïe, le toucher, l'odorat prennent relais sur la vue. Dans un lieu ouvert ou fermé, décrire une déambulation dans la nuit, l'atmosphère inhabituelle, les sensations ressenties, les objets qui se transforment, les bruits autrement perçus, l'étrangeté d'une situation.

Il s'étire voluptueusement en contractant l'un après l'autre ses muscles endormis avant de rouler sur lui-même et d'offrir son torse d'un brun presque fauve à la pâle lueur de la lune. Il savoure le silence, la quiétude, et plisse ses paupières qui dissimulent un court instant l'ovale parfait de la prunelle adorée.

Aux aguets, il se fige un moment avant de couler d'un mouvement souple au bas de sa couche. Sans bruit, il ondule entre les objets familiers auxquels la nuit donne une présence irréelle. Il traverse la masse sombre et duveteuse du tapis, jungle de coton aux inextricables branches cotonneuses. L'une des chaises se dresse devant lui telle la silhouette d'un temple mystérieux. Devant l'immense autel mural, il se prosterne, son corps comme dévertébré, ivre de chaleur et de contentement.

Au dehors, les immenses pins élèvent dans la nuit leurs troncs élancés et vertigineux. Il songe en frissonnant au plaisir de se hisser contre leur écorce lisse et fraîche vers leurs cimes invisibles. Ou bien d'y voler, libre et aérien.

Sphinx au masque indéchiffrable, il scrute l'obscurité.

Quatre bonds le séparent de son poste d'observation favori et il lui faut mettre en éveil tous ses sens pour exécuter la chorégraphie sans faux pas. Une première muraille de livres à franchir suivie d'un second obstacle puis le dernier mur de papier tombe. Du haut de son repaire, le chat embrasse l'immense ciel étoilé.

Anne-Cécile L.

En mer la nuit est noire, profonde. Sans la lune et son puissant réverbère d'opale, elle est noire d'un millier de scintillements magiques.

C'est le quart de nuit. Il va falloir tenir le cap, garder les yeux bien ouverts sur la boussole de barre. L'aiguille sur le 185° dérive doucement sous les assauts répétés du vent dans la grand-voile : 186°, 187°, 188°... Un huit qui bascule et c'est l'infini...

Comme l'infini de la masse noire et liquide qui nous porte, nous emporte. Dans quelque direction que le regard se porte, au-delà de l'écume des vagues les plus proches, on ne distingue plus rien. Même en écarquillant les yeux bien fort, la masse noire de l'eau et la masse scintillante du ciel

se rejoignent dans un flou mystérieux et profond, flou vers lequel nous filons à vive allure.

Le cap ! Revenir à 185°, ne pas perdre de vue la boussole !

Prendre les écouteurs et mettre la musique à fond. Dans cet univers de silence tout est possible : chanter à tue-tête et faire de fausses notes, abandonner son âme à ses héros préférés : Ziggy Stardust, David Bowie, Neil Young, Lennon, *Imagine, Above us only sky...* Cette enveloppe étoilée qui nous veille et nous protège.

Tenir le cap !

Choisir une étoile bien lumineuse dans l'axe des 185°. S'en faire une amie. Comment t'appelles-tu ? Comment est-ce chez toi ? Peut-être y a-t-il de superbes roches rouges à la surface ? Ou bien du gaz ondoyant au gré des tempêtes ? Qui sont tes étranges habitants ? Peut-être un mouton et une rose ? Qu'elle devait être belle la traversée de la Cordillère des Andes de nuit...

Lui aussi devait tenir le cap ! Revenir à 185°...

Tous les zigzags de la trajectoire s'impriment dans le ciel, dessinés par les étoiles les plus scintillantes. Ces milliers d'amies qui, de là-haut, de là-bas, nous disent l'infini de la liberté.

Sans d'autre bruit que celui des vagues sur la coque, sans d'autre horizon que le flou et l'incertain, l'esprit est si grand ouvert qu'il peut entrer en résonance avec ces milliers d'étoiles, dans une amitié sincère et pure.

Dominique M.

Elle est dans la chambre, dans la ville, la nuit. L'enfant est allongée sur le lit, seule. L'aïeule qui dort dans le lit d'à côté est restée dans la salle du bas, avec les chiens. L'enfant sent l'air sur sa joue, son visage. C'est frais comme derrière la vitre. La vitre qui donne sur le boulevard. Un boulevard en face du bois. Les vitres mouillées, des ruisseaux naissent sur les carreaux. Les pneus sur la chaussée c'est le bruit d'une éponge mouillée que l'on presse. Ça recommence. L'enfant n'est pas seule dehors il y a quelqu'un. Il y a le monde dehors.

Catherine Baudry

Tu es chez toi, heureusement. Tu n'oublies jamais de mettre le réveil le soir pour être sûr de te réveiller à la bonne heure. Quand la sonnerie retentit, par habitude tu sais la faire taire en cherchant à tâtons le bouton « arrêt ». Avec précaution, tu te lèves toujours du même côté et tes pieds sur le sol cherchent tes chaussons. Heureusement le chant des oiseaux aux belles saisons ou le bruit d'une voiture te guident vers la fenêtre. Ensuite tu longes le mur jusqu'au fauteuil et saisis ton peignoir. Tu atteins le siège électrique et descends au rez-de-chaussée. Tes mains te servent de radars. Dans la cuisine, tu arrives à saisir une tasse et la boîte de chicorée. Enfermée dans le micro-ondes jusqu'à la petite sonnerie, ta boisson est fin prête. Tu la déposes dans une grande assiette pour éviter les dégâts. La radio ou la télé vont ponctuer les heures avec tes émissions préférées. Les volets restent toujours ouverts, car c'est inutile de les fermer. Tu es plongé dans le noir depuis plusieurs années. La seule chose que tu puisses voir est la lune, les soirs de pleine lune, et tu répètes sans cesse : je ne comprends pas pourquoi je la vois à des milliers de kilomètres et que je ne vois pas les bords de mon assiette.

BR

Traversée de nuit

Départ du port d'Hyères vers 22 h, cap sur l'île de Beauté.

Magie du soleil couchant qui embrase la côte que nous fuyons, y abandonnant nos joies et nos peines pour vivre autre chose, pour vivre autrement.

Le ciel et les nuages semblent occuper tout l'espace. Une symphonie de gris nous enveloppe... Puis plus rien que cette lune, « belle reine des nuits » comme la nommait Chateaubriand ; plus rien qu'une nappe épaisse et visqueuse, que la coque du bateau déchire et qui se referme obstinément derrière nous, dans un chuintement soyeux.

Plus de repères, hormis le feu de tête de mât qui se balance doucement et se confond avec les étoiles ; hormis les yeux lumineux et inquiets des cadrans aux aiguilles incertaines...

La voile, fantôme géant, lance des éclats de lumière blafarde en écho avec la lune.

Bruit rassurant de la vague d'étrave : oui, nous avançons... non, nous ne faisons pas de sur-place... oui, nous faisons bien cap sur la Corse...

L'air devient plus frais. On frissonne, on se couvre un peu plus.

Peu à peu, le train de la houle ondulante se gonfle et fait de nous de fragiles bouchons de liège... La maîtrise des éléments semble nous échapper, devient angoissante.

Nous voilà tantôt au sommet d'une montagne liquide, tantôt dans le creux de ce monstre mouvant et silencieux. Nous croisons des ombres immenses : peut-être des paquebots, peut-être des monstres marins... on ne le saura jamais.

La nuit s'éternise et ne se laisse pas apprivoiser.

Mannick

Au début tu es aveuglé par les lumières, il y a du monde tout autour, tu es dans un groupe et vous vous déplacez tous au même rythme. Lentement la route devient plus étroite, vous pénétrez dans une forêt, tu ressens la fraîcheur des feuillages qui vous entourent. Tu sens sous tes pieds le macadam se transformer en un chemin souple où rapidement les ornières succèdent à la piste. Tu ne vois plus tes compagnons, mais tu entends leurs pas, leur respiration, leur souffle pour certains, et la chaleur de leurs corps.

Vous allumez les frontales, le temps passe et bientôt tu te retrouves seul. Tu pressens par moments une présence dans les fourrés, homme ou bête, tu ne parviens pas à démêler les bruits. Ils sont présents, c'est tout. Tu as la sensation d'évoluer dans un espace un peu magique, irréel, envoûtant, enivrant. Tu te sens bien. La nuit t'entoure comme un brouillard d'ouate où tout est assourdi, distancié, amorti.

Devant toi tu vois apparaître une espèce de squelette qui se rapproche au fur et à mesure de ta progression. Il devient de plus en plus lumineux, tu n'es qu'à quelques mètres. Tu réalises que les bandes fluorescentes du

survêtement sont prolongées par des mains, des pieds, une tête et un bassin.

Tu continues ainsi dans cette atmosphère surréaliste où tu ne ressens ni la fatigue, ni la faim, ni la soif, et si tu ne voyais pas la ligne d'arrivée tu pourrais filer ainsi jusqu'au bout de la nuit.

Raphaël Kahan

« La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie, et des îles de l'Archipel, étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté [...]. »

« Une plaine nue s'étend devant moi.
J'entrevois les deux têtes du Vésuve
[...] C'est un désert enfumé où les
laves jetées comme des scories
de forge, présentent sur un fond
noir leur écume blanchâtre, tout
à fait semblable à des mousses
desséchées. [...] l'imagination se
représente à peine ces champs de
feu et de métaux fondus, au moment
des éruptions du Vésuve. [...] Les
nuages s'entrouvrent maintenant
sur quelques points : je découvre
subitement, et par intervalles,
Portici, Caprée, Ischia, le Pausilippe,
la mer parsemée des voiles blanches
des pêcheurs, et la côte du golfe de
Naples, bordée d'orangers : c'est le
Paradis vu de l'Enfer. »

13 janvier 2018

Décor(s)

Le décor, est-ce seulement un arrière-plan ? S'il est utile pour restituer une atmosphère, rendre une action plus vivante, ne peut-il pas également être observé pour lui-même ? Que se passe-t-il quand on place le décor sur le devant de la scène, qu'il devient personnage ?

Le décor se fait pluriel, peuplé de mille détails et nuances, habité de mille vies. Une plage, le ciel, la mer, une rue de Paris, des trottoirs, une fontaine, un banc, un bateau, une mairie, une école, une place, une balançoire, un immeuble, un escalier en bois, des ardoises bleues, un mur gris. Des mouettes, des vacanciers, des femmes et des enfants, un grand-père, un chien, des oiseaux. Des pommes de terre, des framboises, des campanules. Chacun tricote un décor qui pendant la lecture s'anime. Le décor se déroule dans une longue suite d'attributs disparates comme posés les uns après les autres. Dans la maison de Chateaubriand, ce pourrait être une table en attente de convives, une harpe à faire vibrer, un piano à faire résonner, un escalier

à double branche, un fauteuil en érable, un feu de cheminée, des femmes amoureuses, un jardin d'hiver rempli de plantes, des oiseaux dans une cage de verre, un roi dans un cadre, de la jolie vaisselle dans une vitrine, un bureau d'écrivain avide d'histoires à raconter, une histoire imprimée sur un papier peint, un ciel de lit immaculé, des tomettes anciennes, un parquet à l'épreuve du temps, un lit comme un tombeau. Mais si le décor devient personnage, pourquoi le personnage ne serait-il pas défini par le décor, par les lieux qui nous façonnent ? Des trottoirs, des murs, une prison. Une limousine, un appartement parisien, une salle de spectacle. Un mémorial, un opéra, une ville européenne. Un bus, une auberge, un hôtel. Un paquebot, un lac, un bureau. Une maison, un jardin, une rivière.

Dans le sillage de Julien Maret (*Ameublement*), écrire un texte sans autre ponctuation que des points-virgules, en donnant un effet d'accumulation de détails sans hiérarchie. Avancer dans un décor (un endroit de vacances, un endroit de vie, un moment d'enfance...), au passé, en recourant à des répétitions comme « c'était », « et puis », « il y avait », « comme », « avec »...

Il y avait les mouettes au-dessus de la mer avec leurs cris perçants déchirant les tympan ; et puis allongés sur le sable les vacanciers fatigués de leur voyage en train et le billet perdu qui tombait du wagon comme un oiseau qui plane s'élevait très haut dans le bleu de l'été ; c'était le

message ; un peu de liberté ; et puis le seau plein de sable difficile à porter pour un petit garçon au regard étonné ; rivé sur les oiseaux au-dessus de la mer ; c'était comme un soleil le long de la jetée ; un enfant une glace à la main ; et puis dans le lointain un bateau dans la brise légère ; c'était ce carré blanc étrange tournoyant dans l'air ascendant qui se posait là près de l'enfant et de son seau de plage ; et puis la musique de la foule avec sans le savoir la douceur de l'été ; avec sur le banc posé gracieusement le petit carré blanc venu d'on ne sait où ; c'était mystérieux et si inattendu ; un peu de liberté.

Ghislaine Vergnolle

C'était une petite rue du 20^e arrondissement de Paris ; c'était la rue des Cascades ; comme ses trottoirs étaient étroits ils obligeaient le passant à marcher sur la chaussée ; puis un coup de klaxon le forçait à s'y réfugier avec précipitation ; au milieu de cette rue étroite sur la gauche en suivant le sens des voitures s'imposait la fontaine d'Henri IV ; il y avait parfois un clochard ; puis un petit miroir posé sur le robinet guidait la lame de son rasoir ; il s'était approprié ce lieu en toute tranquillité ; à côté de la fontaine un escalier très pentu venait de la rue de l'Ermitage ; à l'heure du goûter quelques chenapans le dévalaient à toute vitesse ; comme par magie le bitume se transformait en terrain de foot ; la pelouse imaginaire remplaçait la grisaille ; plus loin sur la gauche un grand portail en bois ; il y avait derrière un petit lilas violet ; un perron donnait l'accès à l'escalier de cet immeuble familial ; un chien assis au niveau du toit laissait supposer un grenier plein de trésors.

BR

Il y avait la rue colorée qui descendait jusqu'à la mer, la rue avec ses nids de poule, ses peaux de banane, dedans la voiture on sautait ; on avait la tête

au plafond ; des bleus à regarder la mer tout en bas ; les contours du lagon avec les vagues déferlantes ; et puis les femmes créoles ; un panier sur la tête ; des jupes rouges orange bleues ; leurs dents blanches dans l'écrin du visage ; il y avait des mangues des litchis des 'tites bananes ; on tendait la main à travers la portière pour les bousculer ; faire tomber le panier et voler les fruits ; le père Gibois il nous menait grand train ; une fois garé la voiture sur le parking du bord de mer avec ses motos ses bicyclettes ses méharis délavées ; la vieille capote en plastique déchirée ; il nous chargeait de prendre les lignes ; et puis mes chaussures en plastique pour la baignade ; rapport aux poissons-pierres et autres bestioles du lagon ; il y en avait un qui était mort la semaine dernière ; un gosse comme nous ; ç'avait été facile de le repêcher ; son petit corps bleu et rouge ; sur le sable blanc.

Catherine Baudry

C'était une maison avec des escaliers devant, derrière, dedans ; avec des escaliers de pierre, de brique ou de béton incrusté de parcelles de mica ; avec des escaliers de chêne qui craquent, qui brillent et qui glissent mais qui sentent bon la cire ; et puis il y avait l'éternelle blouse grise du grand-père, son béret, ses sabots qui s'avancent avec précaution entre les rangées de pommes de terre bien alignées au cordeau ; et puis les doryphores qui détruisent les récoltes ; et aussi le chien tout fou qui fait des trous partout ; et alors c'était la colère de son maître, le geste menaçant avec un sonore « saperlipopette » ; et puis le fou rire des enfants devant cette scène rituelle jamais suivie de la correction annoncée ; et surtout c'était ce long mur gris de ciment qui rendait inaccessible le terrain vague d'à côté ; mais c'était le mur de la tentation, le mur de la transgression, de la gourmandise à assouvir ; car c'était là que mûrissaient les meilleures framboises de la terre.

Mannick

Village de montagne dans les années 1950-1960 ;

Tôt, à la fraîche matinale, on marche un bon kilomètre ; jusqu'à la source qui jouxte l'abreuvoir ; remplir les bouteilles de verre à cannette, pour boire ; et les bidons pour la cuisine et la toilette ; pour la journée ;

Après, on dévale le champ, puis on saute le ruisseau, puis on remonte le champ sur l'autre versant ; c'est la ferme amie ; on marche jusqu'à l'étable pour remplir le pot à lait ; et deux pots à lait si du riz au lait est prévu ;

Il y a aussi la mairie-école du village et la petite fille assise sur le perron, à l'ombre ; alors elle est là ; dès 14h, à l'ombre de la canicule ; pour tricoter des vêtements à son poupon ; et puis on l'appelle du balcon d'en face ; puisque c'est sa maison ; avec de l'eau ; de la source ; pour boire ; Après, l'ancêtre brave la cagna ; avec sa chèvre tirée au bout d'une corde ; pour la mener brouter.

Et puis le maire – maître – écrivain public monte les marches du perron de la mairie-école ; et puis on vient ; pour écrire une lettre à la préfecture ; pour écrire au fermier d'amener le taureau à la génisse ; ou pour prévoir de tuer le cochon du 15 août.

Après, c'est le soleil couchant ; pour aller chercher les vaches au pré ; car il faut marcher longtemps ; le chien rassemble le troupeau ; on rentre en précédant leur pas nonchalant ; en s'arrêtant à l'abreuvoir pour les abreuver ; gagner la pêche aux têtards ; et puis on arrive à l'étable ; pour les traire ; puis racler la bouse accumulée sous les bêtes ; et puis la trappe du grenier s'ouvre pour envoyer le fourrage dont on garnit les mangeoires. Après, c'est la fin août. Toujours assise sur le perron, la petite fille regarde les hirondelles qui crissent, incitant leurs petits à les suivre ; pour apprendre aux oisillons à voler ; pour affermir leur vol ; et c'est un ballet incessant jusqu'à la nuit.

Et puis un matin, le silence est assourdissant. Les hirondelles se sont envolées, vers l'Afrique.

Claude F.

Décrire un personnage uniquement par des lieux qui racontent une partie de son histoire. Parler à la personne ou à soi-même en écrivant « tu », au présent.

Tu es là, sur ton paquebot, le nez au vent. C'est vrai, tu as toujours adoré la mer, Sainte-Sophie, les reflets d'or scintillants au soleil couchant. Tu nous as toujours fait ressentir cette adoration. Tu as savouré l'idée même de ce voyage forcé, cet exil comme tu le nommais, sans en appréhender l'angoisse qui te viendrait plus tard, qui t'étreindrait, quand tu descendrais la passerelle avec ces riches exilés qui choisissaient la culture, l'Europe. L'ambition ou peut-être plus simplement la curiosité te tenait alors lieu de courage. Car il en fallait du courage ou de plutôt de l'inconscience à 18 ans pour quitter ton monde, ta famille, et te retrouver sur ce paquebot, certes de luxe, mais en route vers ton nouvel avenir et ses découvertes alors.

Rien, et pas un mot ne nous le dira, pas plus que tu ne nous parleras des motifs de ton exil ! Si ce n'est tes retours fréquents vers la gare de ton arrivée et cette litanie que tu nous as souvent rappelée : « Je vais rentrer, je repars. » Mais tu n'és jamais reparti...

Le lac, où tu jouissais de ta réussite, sur ton voilier ; je peux le voir ce bateau avec la satisfaction de l'homme comblé sur ton visage parmi les autres vacanciers. Une belle famille, une épouse élégante reconnue. Tu étais fier alors sur la photo de prouver au monde que cet homme de 40 ans, c'était le jeune homme exilé qui avait réussi.

Certes tu avais traversé la guerre sans gloire, peut-être, mais toujours en vie. Les fêlures pourtant qui t'habitaient depuis ce départ contraint étaient encore présentes.

Tu saurais t'en défaire, disais-tu, tes démons disparaîtraient, tu ferais mentir la légende !

Quelque 40 ans plus tard, ils sont là...

La légende était-elle la réalité ?

Tu es à ton bureau, je te vois tu prends ton stylo, ton Waterman® à encre noire, une feuille blanche, où tu écris comme d'habitude, pour faire croire

à une hypothétique secrétaire : JP/TS (Jacques P/Tout Seul).
Et tu te lances dans un monologue adressé à ta mère Luna.
« Je te demande pardon, pourquoi m'avoir expédié sans ménagement, en Europe. Non, je n'ai pas oublié, non ne me fais pas partir au loin... »
Les démons, la déraison étaient là...
Et la mort s'ensuivra... Voulué.

Élisabeth Tarrade

Tu descends cette longue rue qui dessert de chaque côté des pavillons tous très différents les uns des autres jusqu'à cette maison très haute qui semble avoir été artificiellement surélevée. Tu pénètres dans ce jardin où des bordures explosent d'une végétation colorée comme si l'on avait déposé un immense bouquet de fleurs autour de la maison. Puis ton regard se pose vers les quelques arbres fruitiers comme ce pommier adossé à la clôture en fer dont les branches mortes rappellent le nombre d'années d'abandon. Tu te demandes pourquoi ce jardin est si contrasté. Un peu plus loin, une rampe en pierres sculptées avec des arabesques sorties tout droit d'une abbaye sépare le jardin en deux sans raison particulière.

Derrière la maison coulait une rivière qui la bordait et la séparait d'un parc arboré ; plus loin, au milieu du parc elle remplissait un lac avant d'inonder d'autres territoires ; au milieu du lac, une petite île, où trônait un grand hêtre, était devenue le repaire des canards et poules d'eau qui pullulaient dans ce coin.

Dans la maison tu découvres une cuisine au rez-de-chaussée avec des plans de travail en marbre, un salon avec une cheminée toute ronde à l'étage et des chambres au bas d'un escalier de chêne en colimaçon. Le tout est agrémenté de tablettes en marbre sur les radiateurs et sur les murs. C'est une véritable obsession.

Tu te demandes ce qui a pu amener le propriétaire de cette habitation à utiliser un tel décor. Serait-ce par passion pour la pierre, ou était-ce son métier ? Tu remarques que même dans le jardin une grande table en marbre trône au milieu de la pelouse.

Un artiste, un illuminé ? Au bord de la maison coule une rivière qui alimente un petit lac situé au milieu d'un parc.

Tu imagines l'inspiration habiter la personne qui réside au milieu de cet environnement et tu te dis pourquoi pas ?

Raphaël Kahan

Cette maison en bois, tu la construis à partir d'un séchoir à tabac. Tu numérotés chaque tuile, chaque poutre afin de bâtir la structure sur ton propre terrain. Un terrain boisé rempli de bruyère. Tu fais appel à de la famille et à des amis pour avoir de la main-d'œuvre et des savoir-faire. Tu suis quelques plans tracés au préalable et parfois tu improvises au fil de la construction. Tu laisses voguer ton imagination et ta créativité prend forme. Au fil des derniers mois, tu as récupéré du matériel, des fenêtres en bois abandonnées par des adeptes du PVC, des planchers remplacés par du carrelage. Tu te creuses la tête pour l'installation électrique dont les normes changent très vite au fil des mois. Tu t'adaptes à chaque difficulté, trouvant toujours une solution efficace. Ta maison simple, esthétique et chaleureuse s'intègre dans ce lieu magique et verdoyant, elle te ressemble.

BR

Tu te rappelles quand nous partions ensemble depuis ta boulangerie dans ce petit village de Vendée pour aller apporter le pain dans les fermes alentours. Tu me disais : « Monte dans la camionnette ! » C'était une 2 CV® avec le coffre rempli de gros pains chauds qui sentaient bon.

Une fois sorti du village, tu me disais : « C'est parti pour une grande tournée ! » et la petite 2 CV® surchargée peinait dans les côtes. C'était un paysage de bocages, la route serpentait entre les champs bordés de haies qui bouchaient le paysage. Tu étais joyeux, content d'avoir un

enfant de six ans à tes côtés. Tu me laissais croire que j'étais une aide précieuse et tu me permettait de passer les vitesses. J'étais responsable du levier de vitesse. Il fallait que la 2 CV® gravisse la côte qui paraissait interminable. Une fois arrivé à la ferme, tu me disais : « Passe-moi les barrettes de bois » où tu taillais des encoches qui indiquaient le nombre de pains qu'on livrait pour cette tournée.

Je n'étais pas rassuré avec les chiens de fermes qui aboyaient, les fermières qui parlaient en patois vendéen et qui me prenaient pour un petit étranger. Toi, tu n'avais pas peur et tu échangeais les nouvelles. Une fois remonté en voiture, ton regard se faisait rassurant et nous partions vers une autre ferme. Le temps passait, la nuit gagnait peu à peu, la route se faisait sombre, le bocage inquiétant, et, avec la lassitude, les larmes venaient. « Je veux rentrer à la maison », mais toi tu me disais d'une voix joyeuse : « Encore une ferme et nous rentrons à la boulangerie et je te ramènerai chez tes parents. » Tu m'aimais, Pain pain Favreau !

François Vergnolle

Julia, à trois âges

Tu traverses la cour de la ferme, tes sabots alertes martèlent le sol caillouteux. Tu entres dans la bergerie et entends bêler l'agnelet. Quelques brebis plus loin, un bêlement répond. C'est la mère qui appelle son petit. Tu te baisses prestement, cales le petit dans ton giron et l'apportes à la brebis. Rassuré par l'odeur de sa mère, l'agnelet se jette goulument sur le pis gorgé de lait et tête jusqu'à plus soif. Jeune fermière, tu veilles au soin des brebis et de leurs petits.

Tu traverses la cour et tes sabots résonnent de façon assourdie ; tu marches sur la terre du potager. Tu rabats le coin de ton grand tablier noir sur ta ceinture. Courbée vers la terre, tu arraches les poireaux un à un en poussant le « hun » de l'effort ; le même « hun » pour arracher quelques carottes. Tu prends alors la bêche, calée dans l'angle du cabanon au bois vermoulu. La pelle grince en s'enfonçant dans la terre lourde et

caillouteuse. Ton sabot de bois dérape, mais tu as réussi ; les pommes de terre sortent de terre ; tu as ramassé tous les légumes nécessaires à la soupe de ce soir dans laquelle tu plongeras un morceau de lard, et qui mijotera lentement dans le faitout en fonte suspendu dans l'âtre. Tu saisis deux belles bûches de chêne sec, et le feu crépite, ravivé. Tu traînes le pas et tes sabots frottent sur le plancher brut de la pièce à vivre. Ta fille s'occupe dorénavant de la bergerie.

Tu traverses la cour, mais tes sabots trahissent ton pas mal assuré, qui trébuche sur les aspérités du sol. Tu t'es courbée au fil des ans, et tes cheveux ont grisé. Tu cries « poulette, poulette », et tu lances une volée de graines. Toute la basse-cour se rassemble rapidement pour picorer le grain.

Ton geste a perdu l'ampleur et la précision. Tes tâches sont restreintes car tu te fatigues vite. Tu t'approches de l'âtre et te reposes dans le fauteuil à bascule en parcourant le journal *L'Auvergnat*. Tu vois, Julia, tu es toujours utile à tous dans la vie de la ferme.

Claude F.

Tu marches dans la rue, à gauche les Tuileries, plus loin à droite la rue de Castiglione. Tu regardes les vitrines, les reflets dorés. Tu as choisi de laisser le réel entrer, d'oublier hier et demain. Tu souris au couple qui sort de chez Gucci, quelle que soit leur tête. Tu as abandonné l'heure. La place Vendôme vaut d'être traversée pour le café des trois colombes. Tu t'assieds à une table ronde, pieds en fonte. Tu commandes une orange pressée à un serveur en pantalon noir, long tablier blanc, chemise blanche et gilet noir à multiples poches. La rénovation du Ritz est achevée.

Catherine Baudry

La maison se découvre au bout d'une allée de platanes. Lorsque l'été est bien chaud, c'est à leur ombre que tu viens jouer à la quille landaise avec tes frères. Le nom de la maison est gravé sur un panneau de bois, cloué au dernier platane : « L'Arche de Noé ». Refuge pour toi et ta famille lorsque vous avez dû fuir ton pays de naissance. Un lieu généreux, conçu pour accueillir toutes les personnes de passage : famille, amis, voisins. Le rez-de-chaussée n'est qu'une enfilade de pièces sans portes, on peut choisir de se poser sur des poufs au sol à l'angle sud-est, ou dans le petit bureau-bibliothèque au nord, ou sur la longue table familiale à l'ouest... Ta mère a toujours un mot d'amitié pour chaque personne et surtout quelques délices de sa cuisine à offrir. Ton père nous impressionne derrière sa longue moustache fournie, il faut bien se concentrer pour répondre à ses questions précises et incisives et rejoindre ainsi le cercle des invités permanents de cette maison du bonheur.

Un escalier ! Un escalier rose avec des fenêtres vertes... C'est ainsi que ton mari dénomme votre maison de Chamalières. Tu es jeune et débordante d'énergie. Tu ne vois pas d'inconvénient à vivre dans une maison de quatre étages avec trois jeunes enfants. Tu as eu le coup de foudre pour cet endroit. Le vert des volets est ton œuvre, tu trouves qu'il n'existe pas de plus belle association que le rose et le vert. À chaque étage une pièce seulement. Tout en bas votre immense cuisine, pleine de chaleur avec sa haute cheminée de pierre. Des dessins d'enfants au mur, des boîtes à gâteaux sur les étagères, quelques fauteuils recouverts de coussins multicolores dans un angle. Au-dessus il y a votre petit nid d'amour, avec ta table à dessin, ta machine à coudre, et des œuvres de vos frères et sœurs au mur. Encore au-dessus, la salle de jeu des enfants, débordante de jouets de bois de ta fabrication, de couleurs pour peindre avec ses doigts et de petits poufs pour s'allonger en écoutant des histoires. Tout en haut, la chambre des enfants, avec ses trois petits lits, évoque Blanche Neige découvrant la maison des sept nains...

Un mur tellement haut qu'on y a fixé des éléments de varappe. Le chalet est accroché à flanc de coteau et domine la vallée d'Uriage. La vue porte très loin sur le massif de Belledonne. Tu as voulu fuir Grenoble pour te trouver un havre de nature. Un lieu assez grand pour accueillir ton atelier de travail du bois et tous tes élèves. Mais surtout pour pouvoir

accueillir tes enfants et leurs conjoints, ainsi que tous les petits-enfants que tu espères avoir un jour. Une maison si grande que tu as décidé d'y accueillir une famille syrienne pendant un an. Dans le jardin on passe de découvertes en découvertes : là des poiriers grimpants, ici de la sarriette, là des coloquintes, ici des carottes, des roses, des hellébores, un pin immense, un poulailler fait maison avec deux charmantes occupantes. Tu as encore beaucoup d'espace pour ramener auprès de toi toutes les espèces de plantes à fleurs, à fruits, à racine que tu rêves d'héberger dans ton arche jardinière. Et concocter ainsi de nouveaux délices de ta création pour accueillir comme un roi chaque ami de passage, dans ta maison ouverte et fleurie.

Dominique M.

« [...] Prague est une cité riante où pyramident vingt-cinq à trente tours et clochers élégants ; son architecture rappelle une ville de la Renaissance. [...] La vue dont on jouit des fenêtres du château est agréable : d'un côté, on aperçoit les vergers d'un frais vallon, à pente verte, enclos des murs dentelés de la ville, qui descendent jusqu'à la Moldau, à peu près comme les murs de Rome descendent du Vatican au Tibre ; de l'autre côté, on découvre la ville traversée par la rivière, laquelle rivière s'embellit d'une île plantée en amont, et embrasse une île en aval, en quittant le faubourg du nord. »

« [...] un grand nombre de feuilles de mes livres ont été tracées sous la tente, dans les déserts, au milieu des flots [...]. »

3 février 2018

Trajet(s)

Qui dit voyage dit trajet : comment faire de nos déplacements, courts ou longs, matière à écriture ? Prise de notes, attention portée à la vitesse, au défilement, au raccourci... Rythmes, images, sensations... Qu'écrire, dans le flux ?

En voiture ! Le voyage commence aujourd'hui dans un train. En Grèce, en Italie ou au Portugal, dans le Pas-de-Calais ou les Hautes-Alpes, à Londres, Douai, Valence, Bruxelles, Porto, Sète, Paris ou Barcelone, sur la côte basque ou en Sardaigne, entre Milan et Gênes. À chacun de rêver et d'écrire un voyage en train, à partir de photographies où se rencontrent des entrepôts, des immeubles aux fenêtres éclairées, des vaches broutant dans un pré, des arbres et une ferme. Une valise près d'une vitre, une femme en imperméable dans un souterrain, une autre lisant un magazine, un wagon de marchandises, une ombre sur un quai, un paysage sous la pluie, une jeune fille avec un cabas, le Train Bleu de la gare de Lyon, un prénom tracé à la craie. Les images voyagent

et se transposent dans l'imaginaire de chacun. On y suit le voyage immobile d'une femme absorbée dans ses pensées. Ailleurs, un homme se plaît à inventer la vie des inconnus qu'il croise – autant d'aventures possibles. Un freinage brutal et inexplicable d'un train lancé à belle allure, et c'est l'angoisse qui s'installe. Essoufflée, une femme se trompe de wagon et trouve refuge dans le wagon-bar où la vision de vaches par la vitre du train alimente une soudaine envie de lait. Les paysages défilent, tour à tour beaux et laids, froids et lumineux, sombres et colorés – et le voyage se fait métaphysique. Au final, se crée par les écritures multiples tout un monde animé d'autant de personnages, paysages, scènes et vies qui prennent corps sous nos yeux et dans nos oreilles lors des lectures à voix haute. Un voyage immobile s'écrit au fil des pages.

En s'inspirant de photographies ayant toutes un lien avec le train, décrire un trajet en train en travaillant sur la vitesse, les éléments de décor qui changent au fil du voyage, un détail d'une des photographies...

Éva, essoufflée d'avoir couru pour attraper son train de justesse, est soudain surprise par l'immobilité du wagon. Elle ferme les yeux pour savourer cette tranquillité subite mais voilà que la porte se ferme et que tout se met en mouvement. Dans sa précipitation, elle s'est bien sûr trompée de wagon et elle remonte les couloirs en titubant à cause de sa valise.

À chaque fois qu'elle fait quelques mètres, elle tourne la tête pour regarder, par la fenêtre, le paysage qui défile ; ça lui donne un peu le

vertige. Elle s'arrête et son regard se pose sur une portion de ville où piétons et voitures semblent se rendre en toute hâte dans un lieu bien précis. Elle n'a pas le temps de se demander où ni pourquoi. Une image capte soudain son attention : une grande affiche à moitié déchirée aux couleurs fanées. C'est étrange, il lui semble l'avoir déjà vue. Elle pose une minute sa valise, respire doucement pour calmer les battements de son cœur et repart. La voilà maintenant dans le wagon-bar où les tables sont encore vides. Elle tourne la tête, cette fois à gauche et aperçoit, comme dans un tableau bucolique, quatre vaches, peut-être cinq, qui broutent paisiblement près d'une grange. Elle a soudain envie d'un grand verre de lait comme celui qu'elle buvait le matin chez ses grands-parents.

Encore un effort et elle arrive enfin dans son wagon. Elle cherche sa place, essaie de mettre sa valise sur le porte-bagage et son regard glisse sur le quai qui défile à toute allure. Ah si seulement le grand jeune homme aux épaules carrées et qui semble si beau, au lieu d'être de l'autre côté du décor, était à ses côtés pour l'aider !

L'image disparaît avec violence, le train traverse un tunnel. Une sorte d'angoisse l'envahit ; et s'il n'y avait plus jamais de paysage, de panneaux impossibles à lire à cause de la vitesse ? Elle ferme les yeux et avec mille précautions les ouvre de nouveau. Le soir est tombé et dans la vitre le reflet d'une fille aux cheveux longs, les yeux rivés sur un magazine, apparaît. Elle tourne discrètement la tête pour mieux la voir. Sa présence la rassure. Dehors les arbres qui défilent sont presque devenus invisibles. Elle sombre dans le sommeil.

Ghislaine Vergnolle

Claquement sec de la fermeture des portes.

Regards inquiets, gestes fébriles, souffle court des voyageurs retardataires.

Amas coloré et informe des sacs et des valises en équilibre instable.

Vision déformée, en contre-plongée de ces hommes et de ces femmes qui s'agitent dans l'allée étroite des secondes classes.

Ballet étrange et chaotique à la première secousse du train qui démarre.

Assise au rez-de-chaussée, je ne vois que des pieds, des jambes, des

troncs fixés sur le sol gris du quai qui semble filer de plus en plus vite. Dans la vitre, j'aperçois le reflet de mes compagnons de voyage. Je cherche un regard. Mais tous sont absorbés par leur journal ou leurs écrans. Wagon Zen oblige !

Succession de paysages en fuite. À une vue panoramique qui s'inscrit dans le cadre de ma fenêtre, succède brutalement un zoom sur une paroi rocheuse que l'on frôle à une vitesse vertigineuse dans le fracas des wagons qui tanguent dangereusement.

Premier arrêt. Sur le quai des corps s'agitent, des valises s'entrechoquent. On s'évite, on se croise, on se cherche, on s'excuse. Enfin, on se trouve, on s'enlace, on s'embrasse, on se sourit ; on a tant de choses à se dire !

Mannick

Jeudi 14 h 30.

Gare de Bamako, sur le quai une ardoise noire sur laquelle est écrit à la craie : « Arrivée probable 14 h 52 ».

Nous sommes perplexes mais rien n'intrigue les autres voyageurs. Certains assis parmi leurs nombreux et volumineux bagages font la sieste, d'autres palabrent, rient, dégustant des bananes.

Des enfants courent dans tous les sens. Des bébés s'accrochent au sein de leur mère. De la volaille aux pattes ficelées caquette.

L'heure du départ approche, aucune locomotive en vue. Les aiguilles tournent 15 h, 15 h 30, 16 h, 17 h.

À 18 h une masse noire venue de nulle part fait vibrer les rails et s'essouffle petit à petit.

Impressionnante mobilité de chacun, entrant dans le train par les portes, par chaque fenêtre entrouverte.

À l'intérieur du wagon, malgré les bousculades, sans réservation, les voyageurs en surnombre ont trouvé une place sur les sièges ou au sol.

Des mains s'agitent sur le quai, certains courent le long du train pour un dernier au revoir ou pour avoir encore une chance de sauter dans un wagon archibondé.

La nuit cache les paysages sans grand intérêt. Le sommeil a englouti

la plupart des passagers. L'approche de deux contrôleurs fait paniquer certains. À notre tour confiants, nous tendons nos passeports immédiatement confisqués. Le petit billet espéré n'y était pas glissé. Descendre à la prochaine gare en pleine nuit à nos risques et périls ou les récupérer au consulat à Dakar ? La deuxième solution fut notre choix.

BR

Juillet 1960 : le Train Bleu fait sa première saison. Mesdames et messieurs les voyageurs, en voiture s'il-vous-plaît. Le train 953 en direction de Marseille va partir. Attention à la fermeture des portes. Ce train desservira les gares d'Auxerre, Lyon, Valence, Montélimar et Marseille. Ce train a pour terminus Vintimille.

Coup de sifflet strident. Les portes claquent en émettant un bref son métallique. Le train s'ébranle. À quai, des mains et des mouchoirs s'agitent pour dire un dernier au revoir aux voyageurs. Quelques-uns prennent le trot pour suivre sur cent mètres le train qui prend soudain de la vitesse. Celui-ci quitte des yeux la jeune femme du train. Car il vient de percuter un homme, lourde valise à la main et stationné sur le quai. La valise en carton tombe avec un bruit mat. Le sportif se baisse, ramasse, s'excuse précipitamment tout en s'élançant dans un sprint insensé. Il arrive au bout du quai et s'arrête brutalement, essoufflé et penaud. Le train crache un lourd nuage de fumée grise. Trop tard. Le jeune sportif ne verra plus son amie. Il agite encore le bras, abandonné, triste.

C'est le soir couchant. La gare s'est tue. Il ne voit guère que quelques immeubles vétustes qui bordent les hangars de la gare de Lyon et le lacis des voies de triage.

Dans l'allée du wagon, l'agitation règne. Les derniers arrivés cherchent encore leur place, tandis que dans le compartiment, une femme corpulente saisit déjà son panier d'osier. Évidemment, le départ du train sonne l'étalage des victuailles. Le saucisson sec exhale son odeur piquante et la tranche de pain taillée dans la miche trahit le levain. Ensuite, les œufs durs fracassés sur le coin de l'accoudoir, et le camembert coulant finissent de fleurir l'atmosphère. On remballé déjà.

Vite, au lit. De chaque côté du compartiment, les deux couchettes du haut s'affaissent.

Les grolles tombent au sol, les pieds ont transpiré.

Va-t-on ouvrir la vitre ? Certains ont chaud, d'autres ont froid. On ouvre dix minutes. On respire la fumée âcre qui glisse le long du wagon, et, en se penchant, on attrape l'escarbille qui se plante dans la cornée. Enfin, on referme la fenêtre à guillotine. Sur les six voyageurs, deux ronflent déjà. La jeune femme étouffe dans cette promiscuité inhabituelle. Heureusement, sa couchette se trouve à hauteur de la veilleuse. Elle lit *Voyage au bout de la nuit*.

Claude F.

Le train émerge de sa longue traversée souterraine. La lumière envahit subitement notre espace confiné, et, avec elle, c'est comme si d'un seul coup l'air devenait plus léger, les poumons s'oxygènent de cette clarté du matin et de son timide soleil. Le regard, qui s'était posé sur la voyageuse d'en face et ses mains soigneusement vernies pianotant de manière virtuose sur son iPhone®, peut alors se détacher et se reposer sur l'espace immense apparu derrière la vitre. Aussi loin qu'il porte, ce ne sont que des rails, sagement alignés les uns à côté des autres.

Pas si sages que cela, pourtant, car par moment, par la magie des aiguillages, deux voies ne font soudainement plus qu'une. Le jeu consiste à deviner où poser le regard pour voir cette magie s'opérer à nouveau. Ces deux-là ? Et hop, gagné, elles ne font plus qu'une ! Et ces deux-là ? Raté, c'était la suivante qui a disparu...

Tout au loin, des wagons de marchandises sommeillent du juste repos des grands voyageurs. Petit à petit, au fur et à mesure que le nombre de voies se réduit par enchantement, les wagons de marchandise endormis se rapprochent de la vitre. On peut distinguer d'étranges inscriptions empoussiérées sur leur flanc et parfois deviner la provenance de l'un d'eux à travers un mot déchiffré. Mais la plupart du temps ils gardent le secret intrigant de leur origine : d'où peut bien venir ce grand voyageur entr'aperçu l'espace de quelques secondes ?...

Un pont de béton passe à toute vitesse au-dessus de nos têtes, trop rapide pour en déchiffrer tous les tags. Une dominante de violet et de noir, avec quelques zones blanches. Un blanc qui attire le regard, comme un silence nous captive en musique.

Derrière les wagons au repos se dessine une bâtisse tout en longueur. Grise comme les rails, grise comme la poussière des wagons, elle respire par une longue rangée de petites fenêtres. Est-ce un abri pour cheminots ? Un garage pour wagons désaffectés ?

Le nombre de voies s'est encore réduit, il n'y a plus de wagons assoupis à la limite du territoire des rails, mais de petites maisons dont les toits se rapprochent de plus en plus de notre vitre. Désormais il est possible de compter le nombre de voies sur les doigts d'une main, et de les regarder progressivement disparaître jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une à côté de la nôtre.

Nous ne sommes plus qu'une petite rivière qui serpente au cœur de la ville, l'estuaire de rails a laissé la place à un rivage continu de maisonnettes, de jardins et de murs, ponctué de quelques traversées de gares. Le voyage du matin s'achèvera dans l'une d'elles pour commencer ce que chacun appelle « sa journée ». « Journey » en anglais c'est le voyage... Quelle est la vraie « journée » : celle du chemin ou celle de la destination ?

Dominique M.

Le voyage de Frank commence en compagnie de sa maman, il a la peau douce et rose, normal pour un nouveau-né. Ses premiers souvenirs ne sont que des ombres sombres, la couleur n'apparaît que beaucoup plus tard, la destination, il l'a oubliée, mais surtout il entend ces bruits de ferraille qui crisse au moment des arrivées en gare, les claquements au passage des aiguillages et le tangage monotone du train en vitesse de croisière. Tout cela est bien confus, il est trop jeune pour en prendre conscience, mais son cerveau s'en imprègne.

Frank est plus âgé, l'ombre a fait place à la lumière, ivre de vitesse et assoiffé de nouvelles découvertes il parcourt le monde, la galaxie, l'univers. Au départ le voyage ressemble à la recherche du trésor qui pointe ses

arceaux de couleur dans la bonne direction. Il faut arriver au bout avant qu'il ne disparaisse, alors tout file si vite. Le paysage ressemble à un grand mur zébré de traits asymétriques et disparates. La poussée l'enfonce dans son siège, ses bras posés sur les accoudoirs, tout défile si vite.

À travers les vitres, Frank voit passer des paysages insensés de beauté, d'autres affligeants de laideur, plusieurs femmes croisent son regard, des hommes aussi, des enfants dont il se sent très proche ; c'est normal ce sont les siens.

Parfois le train change brutalement de direction, il se sent alors plus triste, c'est la traversée d'un tunnel, d'un autre, une ombre noire ; à d'autres moments le changement de direction lui apporte un grand plaisir et un bien-être immense.

Il arrive bientôt au bout de son voyage, il se sent plus passif par rapport aux paysages qui défilent mais beaucoup d'émotions accompagnent ses découvertes. Il sait maintenant qu'il n'atteindra pas le bout de l'arc-en-ciel mais il se rend compte que sa quête n'est plus la même.

Il arrive à la voie de garage, il est au bout de son parcours. Terminus tout le monde descend.

Raphaël Kahan

« L'orage continua une partie de la nuit. Toutes les voiles étant pliées et l'équipage retiré, je restai presque seul auprès du matelot qui tenait la barre du gouvernail. [...] Je me promenais sur le gaillard d'arrière, et de temps en temps je venais crayonner une note à la lueur de la lampe qui éclairait le compas du pilote. Ce matelot me regardait avec étonnement ; il me prenait, je crois, pour quelque officier de la marine française, occupé comme lui de la course du vaisseau : il ne savait pas que ma boussole n'était pas aussi bonne que la sienne, et qu'il trouverait le port plus sûrement que moi. »

« Rentré au logis, je demeurais une partie de la nuit la tête penchée sur mon feu qui ne me disait rien [...]. J'écoutais les voitures allant, venant, se croisant ; leur roulement lointain imitait le murmure de la mer sur les grèves de ma Bretagne, ou du vent dans mes bois de Combourg. Ces bruits du monde qui rappelaient ceux de la solitude réveillaient mes regrets [...]. »

10 mars 2018

À l'écoute du monde

Être à l'écoute du monde, c'est parfois être attentif aux sons qu'il produit, bruits, résonances, échos, reprises, chansons même, peut-être... Par quelles voix, par quelles sonorités nos écrits sont-ils traversés ? Pour voyager, ne suffit-il pas de fermer les yeux ?

« Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. » Dans son roman *Atala*, Chateaubriand est à l'écoute d'un monde nouveau, celui de l'Amérique, où les forêts sont animées de mille bruits et couleurs exotiques. Changement de siècle et de décor avec une incursion dans les coulisses d'un bruiteur de cinéma. S'y découvre un univers magique, un peu de bric et de broc, empli de curiosités

et d'objets insolites destinés à recréer, sur la bande son accompagnant l'image, des bruits du quotidien. Une barque sur l'eau avec une bassine et deux planches de bois. Un coup de feu avec une règle plate en plastique. Un feu d'artifice avec des ballons de baudruche. Un sécateur avec des cuillères à café. Le passage d'un troupeau de chèvres avec des coquilles d'escargot. Un mouchoir ou des gants en cuir pour le vol d'un oiseau. De la féculé de pommes de terre pour des pas dans la neige. Au milieu de tous ses accessoires, un bruiteur interpelle le lecteur / spectateur. Mêlant dans son monologue ses « trucs » et ses pensées, voyageant des paysages du film qu'il bruite à sa propre intimité, des personnages sur l'écran à la vie réelle. On redécouvre l'attention aux bruits qui nous entourent. Ces bruits qui dans la solitude et les lieux clos résonnent d'une manière si particulière – sons et sensations nous rattachant au monde.

En s'inspirant de Christine Montalbetti (*Le Bruiteur*), écrire un monologue d'un bruiteur qui doit bruiteur un film de cinéma. Destiné à la scène, ce monologue peut mêler à la fois les « trucs » du bruiteur, la description des accessoires qu'il utilise pour recréer tel ou tel son, les scènes du film qu'il doit bruiteur, mais aussi les digressions faites par le personnage sur sa propre vie.

Bruits contés

Vous rendez-vous compte, j'ai reçu hier le script de Perrault. De la main de Perrault. Son nouveau conte. Le Petit Chaperon rouge. Quelle histoire...

Meilleur bruiteur parisien... il n'y a que vous pour bruiteur... Je ne sais comment Perrault a entendu parler de moi.

Plic-plic, ploc-ploc, plic-ploc... intéressant bruit de pluie, sonne bien.

Non, voyez-vous, ne pensez pas que je passe le balai en paille de riz sur les vitres, c'est ma gouttière qui fuit. La pluie redouble, je me trouve sous une cascade au cœur de la forêt tropicale. Chaleur, moiteur. Le bruit de l'eau m'emporte. Je devrais l'enregistrer avec mon zoom, avant de faire réparer ma toiture.

Variations de pluie, j'essaie de fabriquer un nuancier pluie : pluie drue, pluie aérienne, pluie d'été après fortes chaleurs, pluie tambour, pluie arc-en-ciel, pluie sombre, pluie glacée...

La pluie, c'est le son que je préfère avec celui de la mer. Il dessine des arabesques. Je pourrais vous faire écouter ma collection de cinq mille sons aquatiques.

Je m'é gare... Vous me suivez dans la forêt. Oui, le Petit Chaperon rouge, sa mère-grand, le loup... vous y êtes ?

Feuilles de papier froissées dans mes mains. Craak-criik... Vous la voyez, vous l'entendez, la petite au chaperon rouge. Ses pieds écrasent les feuilles des chênes qui la suivent du regard.

C'est l'automne. Les arbres regardent leurs feuilles recroquevillées à leur pied.

Craak-criik, je pétris les feuilles de papier de soie. C'est doux sous les doigts. Vous aimez le son des feuilles mortes qu'un pied écrase. Je vous refais un froissement. Avec plaisir...

Le Petit Chaperon rouge file pendant que je m'amuse avec mes feuilles de soie.

Ma noix de coco... Où est ma noix de coco ? Faut que je range mon atelier. Trouve plus rien.

Juliette, Juliette, où est ma noix de coco ?

Ah ! La voilà. Que de souvenirs ! Voyage en Thaïlande, plage sous un soleil fracassant, noix de coco endormies sur le sable... J'ai choisi la plus régulière, galbe parfait.

Vous l'entendez le cheval qui traverse la forêt à grands galops. Oui, deux moitiés de noix de coco frappées l'une contre l'autre. Et hop, un cheval qui fonce...

Le Petit Chaperon rouge l'a entendu. Il lève la tête sans apercevoir l'écuyer

sur son cheval isabelle. Peut-être aurait-il pu aider la petite fille ? Peut-être aurait-il vu le loup qui s'approchait du Petit Chaperon rouge à pas de loup ?

J'en tremble. Carton que j'agite de haut en bas.

Ils sont face à face : loup, Chaperon rouge. Chaperon rouge, loup.

Mes gants en caoutchouc verts. Ils sont en bambou... Flic-Floc, Flac-Flac... Je les agite autour de moi, ils volent. S'envolent les oiseaux. Ils ne veulent pas assister à la rencontre. Peur des oiseaux. Ils sont partis se cacher au creux de l'arbre foudroyé l'été dernier. Une tempête terrifiante. Changement climatique...

Comment se passe la rencontre ? Ils s'observent. Le Petit Chaperon n'a pas l'air effrayé. Il devrait se méfier.

Un instant, j'ouvre ma sonothèque. Le voilà. Rugissement du tigre. Il est parfait. Je sais, c'est exagéré. J'ai essayé d'enregistrer mon chat lorsqu'il se bat avec celui de la voisine. Pas crédible. Je vais m'en passer.

Ils discutent. Chaperon, loup. Tout semble bien se passer.

Une comptine chantée par ma fille Zoé. Vous entendez le Petit Chaperon chanter. Elle est heureuse.

J'agite des petits mouchoirs. Les oiseaux sont revenus se percher sur les branches des chênes au-dessus de la petite fille.

Le loup, je ne le perds pas de vue, celui-là. Il a filé sur un autre chemin. Il doit mijoter un mauvais coup à courir si vite. Coques de noix de coco. Martèlement du sol en terre battue.

Le voilà devant la maison de mère-grand. Le voyez-vous ? Je crains le pire. Il a la patte sur la sonnette. Juliette, tu peux sonner à la porte. Un peu stridente, me semble-t-il. Juliette, arrête, c'est bon. À chaque fois, je lui dis de ne pas rester le doigt sur la sonnette.

La grand-mère sursaute. Espérons qu'elle n'est pas cardiaque.

Allez, temps que je me lève pour ouvrir la porte de mon frigidaire années 50. Grincement. Une merveille.

Le loup ouvre la porte. Fermeture, ouverture de la porte du frigo. Le loup entre. Affamé, il se jette sur mère-grand.

Crik-crak-crock. Trop tard... J'écrase à regret les coquilles d'escargots de Bourgogne. Ma collection d'escargots ramassés en Bourgogne avec Juliette après une pluie d'automne. Un délice avec un beurre d'ail fait maison.

Ah, j'entends Juliette qui m'appelle pour le dîner. J'ai grand faim. Je finirai plus tard...

Isabelle L.

Faites du bruit !!

La scène est laissée brute. Plusieurs accessoires insolites sont disposés pêle-mêle : une bouillotte en caoutchouc, une table basique qui a déjà servi, du chatterton, des coquilles d'escargot, du carton, et presque invisibles, dans le coin droit, des graviers épars.

Le Bruiteur (*il sort de l'ombre et avance sur l'avant de la scène*) : Vous êtes bien, là ? Bon, on oublie tout : changement de décor ! Imaginez et laissez-vous transporter. Invitation au voyage... attachez vos ceintures, c'est parti ! Zou !

Bruit aigu, grincements de dents. Des pneus crissent sur l'asphalte. Et que je frotte ma bouillotte sur une table en plastique Ikea®. Bah oui, vous croyez tout de même pas que je vais utiliser des meubles d'artisan pour mes petites expériences en tous genres, non ? Et vas-y que je frotte sur la surface bien humidifiée, de plus en plus vite, et hop ! pression forte et soudaine, j'interromps net le mouvement et j'peux vous dire qu'une chose : ça crisse à vous hérissier les poils. J'en ai la chair de poule rien qu'à vous raconter... Pas vous ? Public coriace, hein ? Je joins le geste à la parole et vous allez voir ce que vous allez voir !!

(Il s'exécute.)

Alors heureux ?

Je crois que tout le monde est arrivé. Terminus, tout le monde descend !

Attention, malheureux !!! Vous avez manqué de vous faire piétiner par un troupeau ! En pleine ville ? J'vous vois déjà me dire que j'suis fada. Pas tant que ça... Mon film, c'est une « dystopie » (*il mime les guillemets*)

comme ils disent. Avant, j'savais pas non plus ce que c'était alors, j'suis pas rancunier, j'vais partager mon savoir avec vous : c'est une ville, oui, mais i-ma-gi-naire. Dans le futur quoi, et même que la nature, elle est devenue dingo. Pensez, la végétation, couic ! (*Il se passe un doigt sous la gorge en grimaçant de douleur.*) Et sans végétaux, plus d'animaux. Forcément. (*Il soupire.*) Alors ils migrent, les animaux. Ils cherchent partout, frénétiquement. Avec mes coquilles d'escargot fixées au chatterton, tic, toc, tic, toc, je pianote sur le gravier que j'ai répandu au sol. Vous les entendez arriver maintenant ? Garez-vous !!

Chut...! Écoutez, taisez-vous, retenez votre souffle. Tendez l'oreille. Pas celle-là, l'autre. Il arrive notre personnage... Il est sorti de voiture. Il a évité de justesse le troupeau qui a disparu dans la nuit...

(*À part*) Je bêle encore un peu de temps en temps pour montrer qu'y en a qui s'égarerent. Sans berger et avec les panneaux de signalisation qu'on nous fait maintenant. C'est forcé, vous me direz.

Rien qu'en venant ici, je me suis perdu. « Déviation » qu'ils disaient. Un beau panneau jaune. J'ai suivi la flèche mais rien à faire, j'ai eu le droit au tour gratuit. Trois fois, je l'ai revu le panneau qui me narguait. La troisième, j'ai pris à l'opposé et j'ai fini par trouver. M'est avis qu'un p'tit malin l'avait trafiqué, c'lui-là !

Bon, revenons à nos moutons ! J'en vois qui bâillent, comptez-les pas trop quand même. C'est dangereux de s'endormir au volant.

Notre homme donc (*il a le regard dans le vide, il met sa main en visière devant ses yeux*)... Silencieux comme un chat. Il froisse un sac plastique. Schh... Vous l'avez le sac, là ? Et qu'est-ce qu'il en sort ? Un truc qui fait pas de bruit, désolé.

(*Il s'agenouille et il gratte de ses ongles sur un morceau de carton.*)

Il creuse à mains nues. Il en met partout. Il s'en fout, l'gars. C'est la seule parcelle de terre qu'il reste. Dernier espoir. Vous l'entendez espérer de toutes ses forces ? Vous entendez son cri silencieux ? Faites un effort, vous aussi !

Ça y est, flop. Il y glisse la pousse fragile et timide.

Magie du cinéma... Frrou ! Une fleur éclot (*silence religieux*). N'applaudissez pas trop fort, vous allez la faire rougir.

(La lumière s'éteint.)

Anne-Cécile L.

Chut ne faites pas de bruit, écoutez. Le portail de cet espace lugubre à la nuit tombée grince. Des couvercles de boîtes métalliques glissent les unes sur les autres lentement.

Guettez-le. Il arrive titubant dans l'allée boueuse. Juste une serpillère, une éponge et une boîte en carton.

Son arrivée pourtant silencieuse provoque un envol d'oiseaux. Un mouchoir dans chaque main tenu par les quatre pointes s'agite au rythme de l'envol des oiseaux.

La pluie ne cesse de tomber, ploc, ploc. Énergiquement et de plus en plus vite le balai de paille de riz.

Au loin une voiture file à toute allure. Ne soyez pas effrayés par les hurlements des pneumatiques sur l'asphalte. Une table, un peu d'eau et une bouillotte en caoutchouc.

Apercevez-vous la silhouette du vieil homme arrivant péniblement près de l'endroit repéré avec beaucoup de soin depuis plusieurs semaines ? Silence.

Il creuse un trou et plante délicatement son petit arbre.

Son vœu le plus cher depuis sa tendre enfance se réalise enfin.

À ce moment précis un oiseau isolé chante. Bouteille en verre et vieux bouchon en liège.

Il se projette dans un avenir proche et entend la dalle du cimetière se déposer délicatement près de son arbre chéri. Alors le petit bas-relief en plâtre avec la pointe d'un couteau... et la dalle deviendra de plus en plus lourde.

BR

En s’imaginant dans un lieu clos, écrire sur les bruits du monde que l’on entend, sur des sons importants pour soi, sans parler directement de soi.

Prendre un avion
Atterrissage soulagement
Bagages délivrance
De ce côté-ci de « la Porte »
Espace lumineux dégagé
Ce pourrait être n’importe où
Derrière « la Porte » l’inconnu
Un instant de doute
Un instant d’observation
Un instant d’écoute
De l’autre côté est « le Pays »
Une langue méconnue
D’autres usages
D’autres regards
Ouvrir ses oreilles
Des éclats de voix
Des cris peut-être
Des bruits étranges
Surmonter son appréhension
Deviner l’importance de la foule
Prévoir l’écart de température
Moiteur et sons étouffés
Chaleur et cris à foison
Froid et effusions des retrouvailles
Décrypter doucement les indices
Imprégnation lente
Par la musique de ce lieu nouveau

Dominique M.

À l'étage -2 de l'Institut Gustave-Roussy, deux jeunes femmes dynamiques, Sandra et Charlène, s'activent joyeusement.

Elles sont rattachées à l'une des salles de radiothérapie, la salle Pluton, qu'elles surnomment le Blockhaus.

Couloir de la vie suspendue.

La machine de radiothérapie émet un sinistre grondement, qui me poursuit le jour, la nuit, qui étaye ma vie.

C'est une musique galactique, qui tourne en boucle, lancinante, en lien avec le bombardement nucléaire ciblé sur la zone à irradier. Sept minutes d'intense solitude, traversées d'inquiétudes vitales, d'images affolées du champignon d'Hiroshima et de rage de vivre. Sept minutes qui résument chaque jour des cinq semaines de mon traitement.

On m'appelle : à nous, Madame.

Si bien qu'un jour, je me lance. « Sandra, est-ce possible d'enregistrer le son de la machine de radiothérapie ? Je veux dire, mon portable n'a rien à craindre ? — Mais non, répond-elle, c'est parti pour sept minutes ! »

Sandra ressurgit. « C'est fini pour aujourd'hui ! Oh, s'exclame-t-elle avec grand sérieux : Votre portable ! Il est pulvérisé ! » Quelle blague ! Explosion de rire qui me saisit toute : moi aussi je survivrai.

Claude F.

« Voici les personnages [...] que l'on rencontre pêle-mêle sur les routes de l'Italie : des Anglais et des Russes qui voyagent à grands frais dans de bonnes berlines, avec tous les usages et les préjugés de leurs pays ; des familles italiennes qui passent dans de vieilles calèches pour se rendre économiquement aux vendanges ; des moines à pied, tirant par la bride une mule rétive chargée de reliques ; des laboureurs conduisant des charrettes que traînent de grands bœufs, et qui portent une petite image de la Vierge élevée sur le timon au bout d'un bâton ; [...] des enfants tout nus ; des pèlerins, des mendiants, des pénitents blancs ou noirs ; des militaires cahotés dans de méchantes carrioles ; des escouades de gendarmerie ; des vieillards mêlés à des femmes. »

14 avril 2018

Rencontres

Observer l'autre, cet inconnu ; le deviner, le reconnaître, se découvrir en lui... Une séance sur le regard et les voix narratives pour mieux se fondre dans la foule et/ou s'en distinguer, entamer un dialogue avec ceux que le hasard ou la curiosité mettent sur notre route.

Au fil du voyage se créent toutes sortes de rencontres. Dès le lieu de départ – gare, aéroport, port –, l'on croise d'autres voyageurs, eux aussi en partance pour un ailleurs. « Les passagers, à bord d'un vaisseau, offrent une société différente de celle de l'équipage, écrit Chateaubriand dans son récit de son départ en Amérique [...]. On a le loisir de se connaître dans cette hôtellerie errante qui voyage avec le voyageur, d'apprendre maintes aventures, de concevoir des antipathies, de contracter des amitiés. Quand vont et viennent ces jeunes femmes nées du sang anglais et du sang indien, qui joignent à la beauté de Clarisse la délicatesse de Sacontala, alors se forment des chaînes que nouent et dénouent les vents parfumés de Ceylan, douces comme eux, comme eux

légères. » Sans quitter la Vallée-aux-Loups, les écritures nous portent dans un port de Grèce, à l'aéroport de Munich ou à la gare de La Rochelle. Des salles d'embarquement aux couloirs arpentés seulement par le personnel, des quais aux wagons ou cabines, se côtoient hommes, femmes, moutons, impatients et grincheux, affalés ou effarés, fatigués ou virevoltants, déçus ou émerveillés. Des gens parfois à peine croisés, aperçus, écoutés, observés, remarqués, mais des gens dont le souvenir peut rester écrit. Quelque part dans la mémoire. Quelque part dans l'écriture. On les convoque au détour d'une autre histoire, où l'on raconte les personnes qui ont eu une influence – ami, professeur, passant, compagnon de jeu, gardienne d'immeuble, voisin... Un voyage au cœur de l'humain.

Imaginer une gare, un aéroport, un port dans lequel on déambule en observant les gens. Écrire un portrait vivant de ce lieu à travers les personnes qu'on y rencontre.

« Je vois un port rempli de voiles et de mâts. »

Belle synecdoque poétique de Baudelaire qui surgit de ma mémoire et déclenche l'envie de raconter ce lieu où je me sens étrangement toujours un peu chez moi, alors que c'est le lieu de la présence éphémère.

Sifflement du vent dans les drisses qui s'entrechoquent et claquent inlassablement ; clapotis glauque, contre les coques, des vagues venues de l'horizon, et brusquement domptées par les longues jetées protectrices ; cris stridents, moqueurs, insistants des goélands ; éclats du soleil qui joue à cache-cache avec le balancement des mâts.

Une ambiance sereine : le repos après les périls de la mer ou l'attente impatiente mais acceptée avant un départ propice vers le large.

Tout à coup, agitation sur le pont d'un trois-mâts qui largue bientôt les amarres avant de glisser majestueusement devant nous.

Tous les regards se tournent vers ce prince de la mer. Elle, elle abandonne sa sieste, soulève son buste et le rebord de son chapeau. Lui, il pose son livre, place bien son marque-page et enlève ses lunettes. Tous deux suivent la lente progression de ce rêve incarné. Lui, en fin connaisseur, ajoute un commentaire.

Des cabines, surgissent des têtes curieuses, comme des périscopes de sous-marins. Et elles disparaissent aussi rapidement qu'elles sont apparues.

Sur les quais brûlants, les pas se sont arrêtés, les gestes, un instant, se sont figés. Puis tout repart, la chaleur se fait un peu plus écrasante et l'on entend de nouveau le murmure des conversations.

Mannick

Arrivée dans la gare Montparnasse, trois escalators sur la droite, deux prévus pour la montée dont un en panne, un qui descend du premier étage.

Un jeune homme pressé d'allure sportive gravit les marches immobiles. Un couple de retraités aux cheveux blancs se décide enfin à mettre un pied sur la première marche en tirant précautionneusement leur valise à roulettes. Rassurés pendant un court instant. Ensuite nouvelle aventure pour poser un pied sur le sol fixe. Billet en main, ils cherchent un peu inquiets le panneau d'affichage qui annonce les départs. Étourdis par les va-et-vient incessants des voyageurs en retard, des enfants qui courent trop vite pour leurs parents, du technicien de surface qui pousse son chariot, d'un chien qui tire son maître, ils se rapprochent enfin de deux sièges qui viennent de se libérer. Quel soulagement !

À côté de la femme, un homme de forte corpulence s'est assoupi, son ronflement laisse imaginer un réel manque de sommeil ou une correspondance plus longue que prévue. La gare est trop impressionnante pour imaginer un déplacement vers le kiosque de livres déjà trop bondé,

vers des toilettes à l'autre bout du hall ou la sandwicherie trop odorante. L'annonce faite au micro est à peine audible. Leur train va avoir un léger retard. Trouver le portable au fond du sac à main pour prévenir les enfants qui doivent les attendre à l'arrivée. Quel périple pour eux ce voyage, perdus dans ce brouhaha incessant, les bousculades dangereuses, milieu plutôt hostile, inhumain, démesuré !

BR

La non-rencontre

J'arrive de l'aéroport, mon avion décolle à 6h50, je ne suis pas très en avance, la navette Orlyval commence à 6h. Dans le train les passagers sont plutôt calmes, des habitués plutôt endormis, sauf une femme qui ne tient pas en place, elle doit être en retard comme moi. Dès que la rame s'immobilise je saute sur le quai et me précipite en direction de la sécurité. Quelques personnes s'escriment avec les automates pour déposer leurs bagages en soute, cela n'a pas l'air d'aller tout seul. Je les laisse à leur calvaire, satisfait de mon petit sac au format cabine. Il n'y a pas trop de monde dans les interminables labyrinthes formés par les cordons noirs et blancs qui mènent jusqu'au tapis roulant du contrôle sécurité.

J'interpelle une employée de l'aéroport qui dispatche les passagers vers les différents tapis et lui signale que je suis en retard pour mon vol. Elle m'affirme que je peux arriver moins d'une demi-heure avant le départ avec cette compagnie. Après le stress du début, je me détends, mais une petite inquiétude reste en veille. Je suis plus attentif aux personnes qui déballetent leurs affaires et retirent leurs vêtements pour les poser dans les bacs, et moins centré sur mon stress. Entre les habitués et les occasionnels ce n'est pas la même population.

Je passe vite. J'accélère le pas et j'aperçois une bonne dizaine de personnes encore autour de la borne indiquant le numéro de vol. Je suis rassuré. Je présente ma carte d'embarquement.

— Mais monsieur vous ne pouvez pas passer, c'était indiqué sur votre billet une demi-heure avant pour l'embarquement.

Je comprends que toutes ces personnes ont été refoulées comme moi.

J'insiste, mais je réalise que c'est peine perdue, la compagnie a surbooké le vol et c'est le moyen qu'elle utilise pour débouter les clients en trop et surtout cela permet de vendre un deuxième billet et de compléter les vols suivants. C'est du vol organisé mais légal. Je m'en moque c'est la boîte qui paie. Ça leur apprendra d'essayer de faire des économies de bouts de chandelles. Je suis très énervé car mes premiers rendez-vous professionnels doivent être décalés ou annulés.

Raphaël Kahan

Gare de Birmingham, 19h, le 30 décembre 2015.

Le train me ramène de Stratford-upon-Avon. J'ai enchaîné quatre jours de visites, la maison de Shakespeare, celle de Jane Hattaway et, côté théâtre, *Le songe d'une nuit d'été* et une pièce burlesque qui fait surgir sur scène le peuple, les bestiaux, les familles riches, un vrai marmot qu'un acteur dépose soudain dans mon giron !

Dans le wagon, peu de passagers. Une famille pakistanaise, quatre jeunes enfants.

Une Anglaise nourrie de malbouffe, jeune mais vieillie, dont les replis adipeux débordent d'un pull et d'une jupe trop moulants, déteint la vie pauvre, m'éveille quelque pitié. Elle est assise dans le carré d'en face. Un petit homme maigrichon au fond du wagon.

La demi-heure de train est déjà passée car je reste pétrie de cette magie féérique tout en préparant mon sac de cabine, et rassemblant portable, billet d'avion, argent, passeport, appareil photos, liseuse...

Le train régional venant de Stratford-upon-Avon entre en gare de Birmingham, en connexion avec l'aéroport international. Tous se lèvent et s'agglutinent à la porte, qui va s'ouvrir incessamment.

La femme surgit dans ma bulle pour me demander l'heure. Accent populaire. Extraite soudain de mon rêve, je la regarde, puis lève mon poignet gauche, lui répond.

La bougre. Elle attendait ce geste instinctif.

Mon sac cabine n'est plus sur la valise. Le petit homme malingre a disparu !

Claude F.

Aéroport de Munich

Rassemblement, grappes humaines autour du tapis tournant où sont crachés les valises, sacs, ballots rouges, noirs, rouges, noirs

Corps groupés du même côté de la piste tournante,
à se bousculer, se marcher sur les pieds, se lancer des regards inquiets
ou furtifs

Riper du côté vacant...

Ce faisant, quelques moutons suivent le mouvement

Liste des groupes attendant les bagages :

– Français : bruyants, entourant les autres groupes, sinuosement, en un cordon sonore, s'interpelant par-dessus les autres.

– Autres :

Allemands : Majoritaires of course... on est à Munich ! Lisent le journal ou leur smartphone. Parlent peu. Calmes... « On est rentrés chez nous »

Italiens : Colorés dans leurs vêtements. Corps souples. Se dégoûdissent la langue après le voyage.

– MOI : à l'écart. Regards à droite = repérer la valise

Regards à gauche : qui parmi les Autres indiquera le "S-Banh" à attraper... le BON « S-Banh » ?

Personnel d'aéroport : personne, Zéro, Zut

Enfin la valise ! Tapis roulant ET... employé aéroport (en fait non, mais tant pis) : where is THE S-Banh, please ?

Les Autres défilent. Ils savent.

Tout droit : ils tracent... À gauche, ils tracent...

Frustrant, cette science infuse.

Silence de cathédrale sur le tapis roulant, rutilant, brillant

Au bout du tapis, en principe, distributeurs de tickets S-Banh...

Interview sur tapis roulant pour trouver les distributeurs

Gentil mec, vieux (pas grave)... Avec les mains « Suivez-moi, Madame »

Les distris comme des cages à lapin, couleurs criardes moches

Il faut avoir la monnaie. Je n'ai pas. Le mec, si. Il fait l'appoint !

Dévidage des tickets ; ils se présentent en bandes. Bizarre.

Le mec vieux et gentil sourit devant ma tête étonnée.

Je le tiens. Ne pas le lâcher.

Dans l'immensité du couloir/hall, on est seuls au monde.

... Les Autres ont disparu derrière les murs, comme des souris...

Murs épais, solides, neufs, sobres

Je le tiens, le mec. Ne pas le lâcher.

Je lui dis l'heure de MON S-banh. Je lui fais un signe « ce sera bon ? »

Grand sourire du mec, genre on aurait le temps de boire trois cafés

Sympa sans effusion. Parfait...

Je dis merci merci dans toutes les langues !

Le tourniquet ! Mince, le tourniquet... Suis coincée après avoir passé la valise en premier.

Une main secourable, jeune.

Merci, merci, danke, thank you.

C'est ça le métro/RER ?

On dirait un train des années 60

Ouf. C'est le bon quai.

Irène L.

L'escalator remonte des entrailles de la gare une foule bigarrée, qui, par la cascade des escaliers roulants, va peu à peu se rapprocher de l'éclat lumineux du ciel, comme aspirée par une volonté commune d'envol. On reconnaît les personnels à leurs uniformes mal dissimulés sous un large

imperméable ou sous un blouson entr'ouvert. Ils profitent souvent de cette pause forcée entre deux grosses valises pour enfiler le cordon au bout duquel est suspendu le précieux badge rouge. Sur ce cordon, un œil attentif peut tenter de décrypter leur métier, à travers les couleurs ou le logo de leur entreprise : s'agit-il d'un agent de sécurité ? d'un personnel de nettoyage ? d'un agent d'accueil ? d'un agent de manutention ? Non, pas celui-ci, il paraît bien trop frêle... Tous ont en commun ce discret trépigement de celui qui connaît bien les lieux et qui redoute d'arriver en retard devant la pointeuse.

Autour d'eux, plein de gêneurs, avec de gigantesques valises ou d'énormes sacs qui vous bousculent à chaque mouvement du propriétaire. Non contents d'encombrer l'escalator avec leur chargement, ces gêneurs se font hésitants lorsqu'arrive le palier. Leurs yeux inquiets tentent de déchiffrer à toute vitesse les multiples informations dressées sur divers poteaux et d'en rapprocher le contenu avec le bout de papier qu'ils serrent précieusement entre leurs doigts, comme si leur vie en dépendait. Ils ralentissent le pas, par instinct, pour tenter d'absorber un peu plus d'informations à la seconde. Puis d'un coup, ils expirent bruyamment de soulagement, ils ont trouvé « leur » panneau. Ils s'y accrochent du regard pour être sûrs de ne pas le perdre et pressent de nouveau le pas. Il n'est pas rare qu'ils entrent alors en collision avec un autre gêneur devant eux, qui est toujours à la recherche de sa direction. Ils maugréent et contournent cet importun, sans lui porter un regard, tout attachés qu'ils sont à l'angoisse de perdre de vue leur panneau salutaire. La manœuvre a permis à quelques personnels de les doubler habilement sur le palier et de s'engager plus rapidement qu'eux dans l'escalator suivant.

Car on pourrait le dire à tous ces voyageurs déboussolés : Peu importe votre destination, il faut monter ! Enfiler les trois escalators qui vous amèneront à l'étage de la lumière, en surplomb des avions. Il faudrait le dire à tous les auteurs de guides touristiques pour Japonais, pour Chinois, pour Indiens, pour Américains du Nord et du Sud... Pour gagner le terminal 2 de Paris Charles de Gaulle, il faut d'abord grimper !

Dominique M.

Écrire sur des personnes dont la rencontre a eu une influence sur sa vie.

La prof d'histoire

Madame D. Prof d'histoire-géo. Classe de 1^{re}. Lycée Marie Curie.

L'affaire Dreyfus... « On n'en parlera pas »...

Nous toutes, bouche bée, la regardant jouer sa pièce de théâtre.

Voix forte. Impression qu'elle nous regarde chacune dans les yeux.

Élégance. Couleurs vives.

Elle marche dans la salle en déclamant son cours.

Revue au mariage de ma sœur... parce que de la famille du beau-frère.

Reconnue au loin à sa voix.

Envie de disparaître, soudaine timidité, alors que j'étais plutôt bonne élève...

Mais depuis ce temps-là, elle occupe une chaire à Paris 1 et fait de la recherche.

Sa voix se rapproche. Je n'en mène pas large.

Mais si, c'est vers moi qu'elle se dirige...

Son rire généreux et sa question qui m'estomaque après les sept ou huit ans écoulés : « Alors, Irène, ces études d'histoire, vous avez donné suite ? » Elle se souvient, donc, de notre entretien au moment du choix de mes études ! Émotion. Mon sourire s'épanouit. Exit pour quelques instants l'environnement bruyant.

Retrouvailles avec les yeux bleu franc, la voix au timbre grave et velouté...

Elle qui me compte à ce moment parmi celles – les femmes – dont l'Histoire est une passion qui mérite d'être LA passion, qui fait partie de nos vies comme LE mari, LE nom de famille, et tout ce qui nous constitue, nous fabrique.

Irène L.

Souvenirs d'enfance

Je m'ennuyais avec Frank, j'avais cinq ans et lui six. Nous avons vu cette voiture se garer en face de nous. Un monsieur et une dame en sont sortis. Suivis d'enfants bien plus âgés que nous. Il y en avait un, puis deux, trois, ça n'en finissait plus. Je me demandais comment une voiture pouvait contenir autant de monde. En dernier j'ai vu sortir un petit garçon très bronzé qui devait être sensiblement de mon âge. Il est passé devant moi, nos regards se sont croisés, nos chemins depuis aussi mais ils ne se sont jamais séparés.

Souvenirs de classe

Nous étions au cours préparatoire, ou C.P. pour aller plus vite. J'étais un élève très médiocre et c'était la remise des récompenses pour les prix de fin d'année. Mon institutrice Mme V. demandait aux autres élèves de désigner les lauréats pour les différents prix. Prix d'honneur, prix d'excellence, nous faisons des pronostics et j'étais tranquille, je savais que jamais je ne serais désigné. Au dernier prix de la liste, la classe avait désigné la moitié des nominés possibles sans trouver le bon. Madame V. finit par désigner elle-même le gagnant. Je faillis tomber de ma chaise en entendant son nom. Oh non pas lui. C'était moi, j'avais obtenu le premier prix de camaraderie. Cette anecdote m'a permis d'envisager la suite de ma scolarité différemment.

Initiation politique

Trotskyte léniniste, après Mai 68 j'étais intrigué par cette doctrine, et Jean m'en a très bien expliqué les tenants et les aboutissants à travers son engagement militant. Il n'a pas réussi à me recruter dans son parti mais il ne m'a jamais montré son désappointement. Il m'a permis de commencer mon éducation politique et je pense encore souvent à lui.

Raphaël Kahan

La dame aux chèvres

1965

Elle venait au marché de Sceaux-les Blagis une fois par semaine.

Précédée de ses quatre ou cinq biquettes.

On levait les yeux pour voir, dans la descente, sa silhouette toute frêle à la démarche vive cependant.

À chaque bras un panier d'osier plein des petits fromages qu'elle fabriquait elle-même.

Elle les aurait vite vendus, les habitués la guettant, dont ma mère faisait partie.

Il fallait le savoir : elle ne venait pas à heure fixe. Donc avoir toujours un œil sur la colline de Bagneux d'où elle venait.

On caressait les biquettes, mais pas trop. Son regard disait qu'il n'en fallait pas trop.

Histoire sans paroles.

Les humains aussi avaient droit à la parcimonie de parole.

Ses yeux disaient le bonheur d'être, juste pour très peu de temps chaque semaine, le centre de l'attention, là, sur le marché, avec ses bêtes.

Ses yeux disaient aussi le désir de repartir vers sa colline, une solitude imaginée avec ses bêtes...

... Mais qu'en savions-nous ?

Irène L.

« Tout se réduit souvent, pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs. »

19 mai 2018

Parcours intérieur

Quand on voyage, quand on écrit, est-ce pour se fuir, se retrouver ? Est-ce pour devenir quelqu'un d'autre, finir par savoir qui l'on est ? Cette connaissance, si elle existe, constitue-t-elle un point d'arrivée, un ancrage ? Le parcours intérieur n'est-il pas mouvant, lui aussi ?

«Un jour, je me suis réveillée avec l'impression de vivre sur une planète de plus en plus petite, qui avançait à vive allure dans une direction inconnue.» (Marianne Rubinstein)

Comment ressent-on le monde ? Le reçoit-on ? Le vit-on de l'intérieur de soi ? Comment s'imisce-t-il dans notre vie et la façonne, la modèle, la déforme, la nourrit, la rompt ? Celui qui écrit parfois se pose pour prendre le temps de refaire le lien, entre le monde extérieur et ce qu'il y a en lui. Entre ce qui s'agite et bouge en nous, et ce qui bouge et s'agite au dehors.

Comme l'écrivain Albane Gellé, l'on invente parfois une nouvelle langue, plus « liquide », plus proche de l'enfant que l'on a été, impulsive, parfois heurtée, douce et âpre,

simple et étrange, lumineuse et obscure. Une langue qui par endroits parle de parents, de rencontres, de jeux d'enfants, de chevaux et de terre comme autant d'éléments pour se relier au monde. Autant de fils d'écriture avec lesquels broder un instantané de son rapport aux autres, à ses enfants, aux livres, à la solitude, aux jeux de son enfance, à la musique, aux fleurs...

De fil en aiguille, se tisse le réseau des apprentissages qui émaillent toutes les périodes de la vie. « J'apprends... » À écrire, à savourer chaque minute, à aimer, à être une fille, à restituer les mots d'un autre, à vivre sans préjugés, à regarder le monde. Les verbes irréguliers, le vélo, le tricot, le nom des arbres. J'apprends.

À partir de plusieurs passages lus de *Bougé(e)*, d'Albane Gellé, s'en approprier un et en réutiliser des phrases ou la forme pour écrire un texte sur le rapport de soi au monde. Écrire sur ce qui bouge en soi et au dehors.

Parents

« Un enfant il me semble cerise ou hirondelle un enfant va vers une vie décrochée au bout du compte de ses parents. Décrochée pour ses maisons ses amours à lui, décrochée pour ses pensées à lui. »

Un enfant,

Louis ou Lilou, Pamela ou Pablito, Dao ou Duc,

Un enfant, blanc, noir, jaune ou métis,

Un enfant pousse son premier cri en jaillissant tout fripé depuis les ténèbres de la poche maternelle vers la lumière de la vie.
Cordon coupé, premier traumatisme, première libération, premier décrochement... suivi de tous les autres...
Éternel va-et-vient entre : il est accroché, il veut s'accrocher, il doit s'accrocher... mais il aimerait se décrocher.
On lui demande de se décrocher... il refuse de se décrocher.
Souvent, c'est lui qui exige de se décrocher.
Mais la vie est là qui choisit pour lui :
L'expérience de la solitude est toujours au bout du chemin.

Mannick

Le sait-il, lui l'enfant à peine sorti du ventre de sa mère ?
Cherchant sans cesse le regard de ses parents.
Des câlins, des bisous, de la tendresse, une fusion intense si douce, si rassurante.
À peine posé sur le sol, curieux il explore son petit univers extensible à souhaits...
De ses petits pas incertains, les limites de ses découvertes s'étendent...
Approbation des parents confiants, rassuré l'aventure s'offre à lui, émerveillé il est.
Attiré par un avenir incertain quoique, il le sait lui, l'enfant tout juste sorti du ventre de sa mère.
Rempli d'un amour inconditionnel, partir, s'éloigner sûr de lui, il le fera...

BR

Enfants
Enfant-hirondelle porté par le vent
né en nid de terre

envol, décroche, décroche, croche
double croche, chante-t-elle
vol de jour, envol, vol en liberté
croche, croche, croche
rencontre enfant-cerise accroché, ficelé
branches tige arbre racines réseaux feuilles
cache-cache jeu hirondelle cerise
une famille, quelle vie !
s'accrocher
craque la branche
crac
crac
cerise à terre
tache rouge

L'enfant-hirondelle s'envole

Isabelle L.

Faire un portrait de quelqu'un qui grandit, se construit par l'apprentissage, en utilisant l'anaphore « J'apprends ».

J'apprends
à apprendre
apprendre par cœur
apprendre une poésie
apprendre la beauté
apprendre apprendre apprendre à regarder le monde

prendre à pleines mains, lettres, mots, consonnes, voyelles...
apprendre et se demander ce qu'il reste après avoir oublié
à la surface des choses
chercher les traces
qu'ai-je appris ? tout et rien
mesurer l'apprendre sur une règle graduée
j'apprends hier, l'histoire des autres, des disparus
j'apprends à écrire sur mes failles

j'apprends demain :

- ❖ Parler
- ❖ tenir debout
- ❖ Marcher
- ❖ vélo
- ❖ chagrin
- ❖ Écrire
- ❖ Lire
- ❖ aquarelle
- ❖ anglais
- ❖ courir
- ❖ nager
- ❖ allemand
- ❖ mots rêveurs...

j'apprends aujourd'hui à vivre, retenir, je croque les poèmes
je prends à pleines mains les mots d'amour
j'apprends encore, je garde en mémoire, ne pas oublier
j'apprends l'impermanence de la vie
j'apprends dans le pré, vent, chant de l'oiseau, cycle des saisons, ciel, eau,
fleur

Je m'évade

Isabelle L.

J'apprends depuis peu en te regardant, petit bébé vivant l'instant.
J'apprends à travers ton regard posé sur tout ce qui t'entoure, sans jugement aucun, juste là, à la bonne distance des lieux, des êtres qui te chérissent.
J'apprends la présence à l'état pur : être là, juste là.
J'apprends à me distancer du passé. Ce passé pesant, sclérosant, destructeur, réducteur, pollueur.
J'apprends à savourer à sa juste valeur chaque seconde, chaque minute.
J'apprends à éloigner, voire à rayer les êtres vénéreux qui me nuisent, me font souffrir.
J'apprends à vivre comme toi, petit être sans préjugé, sans a priori...

BR

J'ai eu récemment la joie de voyager en Guadeloupe, en immersion en quelque sorte.
Seule Blanche parmi les Noirs dans le quartier, dans les boutiques, j'ai soudain abandonné mon humanisme intellectuel et bienveillant, et mon affirmation « je ne suis pas raciste ».
Mais c'est peu de le dire. Quel choc. J'avais honte de ma pensée inhumaine sclérosée.
J'ai alors tout lu sur l'esclavage, et en m'y enfonçant, j'ai réalisé combien tant de livres romancés avaient cohabité avec l'horreur de l'esclavage, et radicalement faussé ma pensée.
Le jour où j'ai découvert la douleur du vrai arrachement de l'enfant à sa mère, l'atroce mutilation réservée au fugueur. C'était si cru, impossible à mettre en mots, un cri, juste un cri.
Et puis la vie africaine, les tissus culturels, violés, déchirés, au nom du colonialisme. Quels crimes avons-nous commis ?
Barack Obama m'a été d'une aide immense. Cet esprit géant explique l'apprentissage impossible d'une pensée consistante, d'un corps consistant, d'un être consistant !... Bien que Noir ! Honte à toi, de ne l'avoir pas pensé !
Quelle difficulté à être : Barack Obama a mis les mains dans le cambouis,

travailleur social misant sur une scolarité un peu rectiligne, à l'écart des dangers de vie, de décrochage scolaire, de drogue, de criminalité. Il réfléchit à sa négritude, à l'être de négritude aux embûches insoupçonnées.

Quel beau voyage qui m'a donné de l'âme à l'être.

Claude F.

J'apprends à restituer les mots d'un autre, avec rigueur, exactitude.

J'apprends à entrer dans la palette des sentiments d'un autre.

J'apprends à comprendre les ressorts de l'âme d'un autre.

J'apprends à faire vibrer ma voix pour que surgisse l'émotion, percutante, mais exacerbée en même temps.

J'apprends à bouger mon corps pour qu'il accompagne, pour qu'il illustre, pour qu'il sublime les sentiments.

J'apprends à écouter l'autre, à être réactive, interactive.

J'apprends à mettre de la distance, à porter un masque.

Ce faisant, j'apprends à être moi-même tout en étant une autre.

Je me perds et je me trouve en montant sur les planches.

Mannick

« [...] chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger. »

16 juin 2018

Souvenir du voyage

Lorsque le voyage est fini, quelles traces en garder ? Comment les collecter ? Une séance entre passé et avenir, avec pour point de départ le désir de garder du voyage tout ce qui fait mouvement, le rend vivant et unique : l'inattendu, la surprise, le dépaysement.

« La vapeur de la chute de l'eau remontait vers moi du fond du gouffre comme une ombre blanche : c'était une véritable apparition. Je me croyais transporté au bord des grèves ou dans les bruyères de mon Armorique, au milieu d'une nuit d'automne ; les souvenirs du toit paternel effaçaient pour moi ceux des foyers de César [...] », écrit Chateaubriand dans son *Voyage en Italie*.

Après le voyage, place aux souvenirs. Ceux que l'on a glanés dans tous ces ailleurs arpentés et que l'on a rapportés, conservés en soi. Les souvenirs de ces lieux où, l'espace d'un récit, l'on s'imagine revenir. Une plage, des mouettes et des coquillages. Une cour, un rosier et une cave. Des maisons, un numéro et des fenêtres muettes. Venise, un hôtel et un souffleur de rue. Des champs, des vaches

et un chêne. Une dune, l'océan et l'odeur de la résine. Du sable, un carré de plage et la chaleur de l'été. Une porte en bois, une école et l'étreinte de la déception. Une boutique imaginaire, des bouteilles et des galets. Un avion, un minaret et un terrain vague. Une maternité, un bus et un interphone. Un musée, une préfecture et des brasseries. Une cour, une statue et un amphithéâtre. Une maison, un étage et une porte de couleur. Chaque récit porte trace. La trace des voyages effectués, vécus, transfigurés, déformés. Devenus matière à écrire, à raconter, à réfléchir, à continuer la quête.

■ **Écrire sur un lieu où l'on s'imagine retourner (lieu d'enfance, lieu disparu...) en mêlant passé et présent.**

Le mot de passe

Aujourd'hui les reins calés dans le fond de l'un des fauteuils en cuir gris du salon, elles regardent toutes les deux, avec sa petite sœur, le plus ancien des albums photos de la famille...

Voyage en noir et blanc, en mode cinéma muet...

Sur cette page-là, elles ont respectivement 2 et 5 ans.

Elle laisse la petite sur le bord du chemin... Et elle écoute

Elle écoute les mouettes au cri rauque

Elle écoute son père qui lui raconte des histoires de mouettes qui descendent en piqué pour pêcher leur repas
Elle entend le sable mouillé qui crisse en s'agglutinant sous chacun des orteils rosis par le contact froid.
Elle regarde briller les tout petits coquillages nacrés
Elle regarde la démarche dandinée du crabe des sables, transparent...

Elle lève la tête vers le ciel et longe du regard la falaise grise, brune, noire, blanche... qui bouge au rythme des nuages... et... tout en haut
Les maisons, énormes blocs solides à la blancheur agressive.

Elle baisse le regard vers le sable. Le petit crabe a disparu, l'album photo est toujours ouvert à la même page, sa petite sœur a un sourire perché au-dessus du plafond du salon.

Mot de passe : Grandville.

Irène L.

Chaque matin, elle serrait fort la main de sa mère. Son frère, d'un an son aîné, semblait cheminer sans angoisse, gravissant la rue pentue qui longeait l'école en briques rouges et qui les séparait jusqu'à l'heure du déjeuner. Dès qu'il avait disparu, s'éloignant dans le hall, le rythme de son cœur s'accélérait et sa mère devait le sentir car inconsciemment elle exerçait une pression plus forte sur ses doigts menus.

Elles marchaient toutes les deux en silence, longeant les murs qui lui semblaient tous gris. Encore une rue à traverser puis une autre et voilà le dernier trottoir à longer.

Immanquablement les larmes commençaient à couler et en apercevant l'énorme porte en bois de l'école maternelle dans laquelle, idée saugrenue, avait été découpée une sorte de chatière destinée, paraît-il, à rendre les séparations plus faciles, elle éprouvait une panique qu'elle essayait de cacher mais ne pouvait s'empêcher de dire à chaque fois en regardant sa mère dont le cœur aussi se serrait : « Tu viendras me chercher ? »

Pourtant le quartier était plein de vie, de couleurs, d'odeurs et aujourd'hui, comme à cette époque, il y avait à voir mille choses. La rue du Chevalier de la Barre est toujours là, le Sacré Cœur n'a pas descendu la colline mais en contrebas, elle ne trouve pas l'école. Il semblerait qu'on l'ait gommé du paysage. Elle cherche, dommage que son frère ne soit pas avec elle, lui qui a une mémoire fabuleuse.

Soudain, comme attirée par un aimant, elle pénètre dans une rue car son cœur, comme autrefois, a changé de cadence. Elle est là devant elle, cette école inquiétante mais plus d'immense porte en bois. À la place deux battants vitrés laissant deviner la cour pleine de vie. Elle s'apaise mais la déception l'étreint. A-t-elle inventé ce fragment douloureux de son enfance ?

Ghislaine Vergnolle

Il était un lieu qui revenait souvent à sa mémoire, qui remplissait ses rêveries.

Il se revoyait dans ce lieu sauvage baigné de lumière, de chaleur, ce cordon de dunes sculpté par le vent de l'océan, le mouvement du sable qu'une maigre végétation était censée fixer mais qui changeait d'une année à l'autre.

Il se souvenait aussi de cette odeur particulière qu'il n'aurait pas sentie ailleurs. L'odeur des pins, de la résine, des plantes odorantes qui arrivent à vivre dans le sable. Il ressentait encore le choc qu'il éprouvait en apercevant, derrière la dernière dune, la vue de l'océan, cet horizon immense que rien n'arrêtait.

Il se souvenait de cette longue marche à travers ces cordons de dunes sous le soleil d'été, le sable brûlant sous les pieds, l'envie de se plonger directement dans la fraîcheur de l'onde marine. Oui, il revivait ses longues vacances d'été avec ses parents, les amis de ses parents et une ribambelle d'enfants, les jeux sur la plage et dans les vagues fortes de l'océan.

Il était revenu sur les lieux de son enfance mais l'avancée de la mer avait effacé le cordon de dunes, la plage était devenue immense, parsemée de

racines, de pins arrachés par l'érosion mais dans sa tête, sa plage et ses dunes étaient toujours là !

François Vergnolle

Magie citadine

Il est des lieux heureux, des lieux qui donnent la vie, amusent les petits, chantent la vie, offrent les savoirs de la vie.

Bourg-la-Reine en son cœur recèle un tel joyau !

Ce lieu unique, sis au 10 de l'avenue Carnot, vit se succéder la maternité Marie-Antoinette (1929-1965), la Ludothèque (1967), l'École de musique (1968-1995), et la Médiathèque (2010-...).

Il est vrai que Bourg-la-Reine est nichée dans une vallée bordée d'une collerette de collines, d'où convergent les rus alentour. Cette irrigation multiple génère-t-elle en sous-sol une sève plus riche ?

Il est un sujet que nous n'avons pas encore nommé, qui puise sa vie jaillie des profondeurs de cette même terre généreuse.

Remarquable, le noyer centenaire, enserré sur trois côtés par les verrières ailées de la médiathèque, occupe le cœur de la pelouse.

Une large allée montante offre au regard le recul dont l'ancêtre sujet est la gloire.

La médiathèque apparaît trapue, surplombée du vaste disque vert que dessine l'arbre feuillu.

À l'ombre de l'imposant noyer, la ribambelle des nouveau-nés, des bambins, des enfants, des adolescents dansent la farandole de la vie en devenir.

L'empreinte inconsciente d'une sagesse ancestrale naît-elle en ce lieu ?

La vie a ses mystères et la terre a son âme.

Claude F.

À partir du même lieu que pour le texte précédent, ou bien d'un autre lieu, écrire un souvenir en zoomant sur un détail précis.

La grève

Sur fond bleu ciel et nuages blancs en boutons,
Des mouettes montent, ailes battantes, puis
Se jettent en piqué, le bec crevant la mer.
On voit les rebords blancs des vagues
Qui oscillent façon tapis de trampoline,
Où d'autres mouettes au repos se dandinent.
On s'éloigne du bord de l'eau, on découvre
Le banc de sable mouillé morceau de tissu grège.

Irène L.

Elle porte sa blouse rose de sage-femme et gravit allègrement les marches qui la mènent vers le hall d'accueil. Quelques femmes sont négligemment assises, les jambes allongées, car leur ventre ballonnant les fatigue : le terme est proche. Une autre femme se prélassé dans le fauteuil confortable et lit à l'enfant *Petit Ours Brun*. La maman occupe son garçonnet en attendant l'arrivée de la petite sœur.

Claude F.

« Quatre fois j'ai traversé les mers ; j'ai suivi le soleil en Orient, touché les ruines de Memphis, de Carthage, de Sparte et d'Athènes ; j'ai prié au tombeau de saint Pierre et adoré sur le Golgotha. Pauvre et riche, puissant et faible, heureux et misérable, homme d'action, homme de pensée, j'ai mis ma main dans le siècle, mon intelligence au désert ; l'existence effective s'est montrée à moi au milieu des illusions, de même que la terre apparaît aux matelots parmi les nuages. Si ces faits répandus sur mes songes, comme le vernis qui préserve des peintures fragiles, ne disparaissent pas, ils indiqueront le lieu par où a passé ma vie. »

Références bibliographiques

Citations données en exergue

- p. 11. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVI, chapitre 1.
- p. 14. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre I, chapitre 6.
- p. 21. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre VII, chapitre 8.
- p. 22. Chateaubriand, *Œuvres complètes*, Ladvocat, t. VI, « Voyages », 1831, préface.
- p. 33. Chateaubriand, lettre de Chateaubriand à Juliette Récamier, Venise, 12 septembre 1833.
- p. 34. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre III, chapitre 2.
- p. 54. Milton, *Paradis perdu*, livre II, traduit par Chateaubriand.
- p. 67. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Voyage de la Grèce ».
- p. 68. Chateaubriand, *Voyage en Italie*, « Le Vésuve ».
- p. 81. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVII, chapitre 10.
- p. 82. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Tunis et retour en France ».
- p. 91. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Voyage de la Grèce ».
- p. 92. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre IV, chapitre 8.
- p. 102. Chateaubriand, *Voyage en Italie*, « Voyage de Naples ».
- p. 114. Chateaubriand, *Les Natchez*, livre I.
- p. 122. Chateaubriand, *Voyage en Italie*, « Tivoli et la Villa Adriana ».
- p. 129. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XLII, chapitre 17.
- p. 137. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVI, chapitre 1.

Ouvrages cités ou évoqués durant les ateliers

23/09/2017. Yokô Ogawa, *La Bénédiction inattendue* (Actes Sud, 2007). Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850). Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*

(1913). Emily Brontë, *Les Hauts de Hurlevent* (1847). Peter Brook, *L'Espace vide* (Le Seuil, 1977). Albert Londres, *Marseille, porte du Sud* (1927). Serge Rezvani (passage écrit par sa femme Lula), *Le Testament amoureux* (Le Seuil, 1984). Colette, *La Naissance du jour* (1928). Chateaubriand, *Atala* (1801). Violette Leduc, *La Chasse à l'amour* (Gallimard, 1973). Alain Roger, *Court traité du paysage* (Gallimard, 1997). Lucien Suel, *Ni bruit ni fureur* (La Table ronde, 2017).

21/10/2017. Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre* (1794). Blaise Cendrars, *Mon voyage en Amérique* (Fata Morgana, 2003).

25/11/2017. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), livre III, chapitres 1 et 2. Mona Chollet, *La tyrannie de la réalité* (Calmann-Lévy, 2004). Georges Perec, *Espèces d'espaces* (Galilée, 1974).

16/12/2017. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), livre VI, chapitre 2. Joachim Séné, *C'était* (publie.net, 2012). Georges Perec, *Un homme qui dort* (1967). Raymond Carver, *Demandeur d'emploi* (titre original : *Looking for Work*, 1983).

13/01/2018. Julien Maret, *Ameublement* (José Corti, 2014). Anne Savelli, *Franck* (Stock, 2010). Georges Perec, *Un homme qui dort* (1967).

03/02/2018. François Bon, *Paysage fer*, avec des photographies de Jérôme Schlomoff (L'Amourier, 2000). François Bon, *En voiture, écritures automobiles* (publie.net, 2011). Virginie Gautier et Renaud Buénerd, *À l'approche* (Les éditions du Chemin de fer, 2017). Anne Savelli, *Fenêtres Open space* (Le mot et le reste, 2007).

10/03/2018. Chateaubriand, *Atala* (1801). Christine Montalbetti, *Le bruiteur* (P.O.L, 2017). Pierre Ménard, *Comment écrire au quotidien* (publie.net, 2018). Jean-Luc Sarré, *Les journées immobiles* (Flammarion, 1991).

14/04/2018. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (1849-1850), livre VI, chapitre 2. Albert Londres, *Marseille, porte du Sud* (1927). Martine Sonnet, *Montparnasse monde* (Le temps qu'il fait, 2011). Jérôme Game, *Salle d'embarquement* (éditions de l'Attente, 2017). Françoise Héritier, *Au gré des jours* (Odile Jacob, 2017). Françoise Héritier, *Le sel de la vie* (Odile Jacob, 2012).

19/05/2018. Marianne Rubinstein, *Detroit, dit-elle* (Gallimard, « Verticales », 2016). Albane Gellé, *Bougé(e)* (Seuil, 2009). Brigitte Giraud, *J'apprends* (Stock, 2005).

16/06/2018. François Bon, *Sortie d'usine* (Éditions de Minuit, 1982). Jérôme Game, *Salle d'embarquement* (éditions de l'Attente, 2017). Olivier Cadiot, *Histoire de la littérature récente*, 2 vol. (P.O.L, 2016-2017).

Bio-bibliographie d'Anne Savelli

Anne Savelli est née et vit à Paris. Après des études de lettres modernes et d'audiovisuel, elle a exercé plusieurs métiers (formatrice, journaliste, documentaliste...) avant, depuis une dizaine d'années, de ne faire qu'écrire, choix qui inclut lectures en public et animation d'ateliers d'écriture.

Elle publie des livres « papier » (*Fenêtres open space*, *Franck*, *Décor Lafayette*) mais également numériques (*Des oloé, espaces élastiques où lire où écrire*, *Laisse venir*, *Anamarseilles*). Tous oscillent entre plusieurs genres littéraires et ont pour thèmes principaux la ville, le décor, l'image, le mouvement, le corps, le son.

En 2017 sont parus *Décor Daguerre*, portrait de Paris en 1975 qui inclut une réflexion sur le cinéma d'Agnès Varda, et *À même la peau*, inspiré par la danse et le rapport modèle/photographe.

En 2018, elle a terminé une fiction « autour » de Marilyn Monroe et de la photographie, *Volte-face*, et entamé la rédaction d'un roman « monstre », *Bruits*. Elle a publié en 2019 un texte autobiographique corrélé à *Décor Daguerre*, intitulé *Saint-Germain-en-Laye*.

Elle collabore régulièrement avec des artistes d'autres disciplines (le guitariste improvisateur Jean-Marc Montera, la compagnie de danse Pièces détachées) et a contribué à la création du collectif d'auteurs L'aiR Nu (Littérature Radio Numérique), qui a lancé en 2017 un vaste projet intitulé *Les Villes passagères*. Dans ce cadre, le collectif a entamé en 2017 un partenariat avec l'UPEM (Université de Marne-la-Vallée) autour d'une maquette urbaine interactive, d'une part, de la création d'un écoquartier à Châtenay-Malabry d'autre part.

Livres, sites

Fenêtres, Open space, éditions Le Mot et le reste, coll. Écrits, 2007. Création du blog du même nom.

Cowboy Junkies, The Trinity Session, éditions Le Mot et le reste, coll. Solo, 2008

Franck, éditions Stock, coll. La Forêt, 2010

Des Oloé, espaces élastiques où lire où écrire, éditions D-Fiction, 2011

Autour de Franck, avec Thierry Beinstingel, éditions publie.net, 2011

Décor Lafayette, éditions Inculte, 2013

Dita Kepler, journal du silence, journal de la lutte, texte codé, animé par Joachim Séné, avec la participation de Pierre Ménard, remue.net, 2013

Laisse venir, avec Pierre Ménard, éditions La Marelle, 2014
Île ronde, éditions Joca Seria, 2014
Anamarseilles, éditions La Marelle, 2015
Une ville au Loin, fiction sous double format numérique (site et livre) du collectif L'air Nu, 2016
Décor Daguerre, 2017, éditions de l'Attente
À même la peau, 2017, publie.net
Saint-Germain-en-Laye, éditions de l'Attente, 2019
À travers champs, avec Joachim Séné, L'air Nu, 2019

Textes parus en revues, recueils, anthologies

Viens, texte paru dans la revue *Dock(s)*, « Le son d'amour, leçon d'amour », 2008
On dirait que tu ne dors pas ; Ce n'est pas à toi que je pense ; C'est alors (extrait de Dita Kepler) ; *Te suivre, Sans savoir ; Juste avant*, textes parus dans la revue *D'ici là*, publie.net
Mes intentions, La vitre, (Et puis en ce qui concerne les nuages), trois poèmes parus dans l'anthologie de poésie contemporaine *Sac à dos*, éditions Le Mot et le reste, 2009
Claire Dolan, hors champ, texte paru dans la revue *Inculte*, numéro « Le Ciel vu de la terre », avril 2011
Roma, Rome, revue *Quai des lettres*, La Rochelle, avril-mai 2011
Tu n'es jamais seul/e dans la nuit, nouvelle parue dans le recueil *Tapage nocturne*, éditions Antidata, décembre 2011
Gens de Lille, Trouver sa place, deux poèmes dans l'anthologie de poésie franco-québécoise *Pas d'ici pas d'ailleurs*, septembre 2012
La Concurrence ne m'intéresse pas, texte paru dans l'ouvrage collectif *Devenirs du roman II*, éditions Inculte, 2014
Participation à l'ouvrage *Elles en chambre de Juliette Mezenc*, éditions de l'Attente, 2014
Ce qu'on dit parfois de soi en atelier d'écriture, article pour la revue *La faute à Rousseau* de l'Association pour l'Autobiographie (APA), 2016

annesavelli.fr
www.lairnu.net

Sommaire

Samedi 23 septembre 2017 Écrivains voyageurs	15
Samedi 21 octobre 2017 Se préparer au voyage	23
Samedi 25 novembre 2017 De l'imaginaire	35
Samedi 16 décembre 2017 Entrer et sortir du cadre	55
Samedi 13 janvier 2018 Décor(s)	69
Samedi 3 février 2018 Trajet(s)	83
Samedi 10 mars 2018 À l'écoute du monde	93
Samedi 14 avril 2018 Rencontres	103
Samedi 19 mai 2018 Parcours intérieur	115
Samedi 16 juin 2018 Souvenir du voyage	123
Références bibliographiques	131
Bio-bibliographie d'Anne Savelli	133

« La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences du voyageur ; elle lui cache les paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite ; elle ne lui laisse voir que les astres, d'un aspect semblable, sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle époque ; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre, remontent et s'attachent au même point du ciel. »

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr